

FIGARO ILLUSTRÉ



Chrysanthèmes

Daniel Hernandez

Ayuntamiento de Madrid

COPYRIGHT 1896 BY BOUSSOD, VALADON AND CO.

EDITEURS : LE FIGARO, 26, rue Drouot. — BOUSSOD, VALADON & C^e, 24, boulevard des Capucines, Paris. PRIX : 3 FR.



LE FLOU-FLOU

Ruban ondulateur à œillets

L'Ondulateur **FLOU-FLOU** consiste en une fourche sur laquelle on fixe les rubans à œillets, que l'on place dans les cheveux en suivant l'instruction ci-après et tel que le montrent les gravures. La tête ainsi décorée de rubans monochromes ou multicolores a un aspect coquet et charmant avant ; et l'on obtient une ondulation parfaite.

LE "FLOU-FLOU" SE VEND EN BOÎTE, ACCOMPAGNÉ DE CINQ RUBANS. — LES RUBANS SE VENDENT SÉPARÉMENT PAR BOÎTE DE CINQ DANS LES NUANCES SUIVANTES : BLOND, BRUN, CHATAIN, NOIR, BLANC, BLEU, ROSE, ROUGE, JAUNE, MAUVE ET VERT.

La boîte comprenant la fourche et cinq rubans : 12 fr. (franco 12 fr. 50. — Le flacon (Eau de Waver) : 4 fr. — La boîte de cinq rubans à œillets pour renouveler : 1 fr.

LENTHÉRIC, 245, Rue Saint-Honoré.



POUDRE DE BEAUTÉ

N'obstruant pas les pores de la peau et préservant le derme contre le hâle et les impuretés de l'air

SAVON ET CRÈME ANTI-RIDES

Seule inventeur diplômée par l'Académie et la Faculté de Médecine de Paris

MÉDAILLES

MÉTHODE AMÉRICAINE — GUÉRISON DE L'OBÉSITÉ — POITRINE FERME ET OPULENTE

M^{me} PATTISON, 28, rue de Constantinople, 28, PARIS (Mardi, Jeudi et Samedi)

ENGLISH SPOKEN

GRANDE MAISON DE BLANC

6, Boulevard des Capucines, 6,
PARIS

LINGE DE TABLE

Linge de Toilette

LINGE DE MAISON

Linge d'Office

RIDEAUX

Tapiserie Parisienne

COUVERTURES & COUVRE-PIEDS

Peignoirs

TROUSSEAUX

LAYETTES

LA GRANDE MAISON DE BLANC

N'A PAS DE SUCCURSALE

NI EN FRANCE, NI A L'ÉTRANGER



Les deux nouvelles façades de la Grande Maison de Blanc.

GRANDE MAISON DE BLANC

6, Boulevard des Capucines, 6,
PARIS

MOUCHOIRS

BONNETERIE

Ombrelles, En-Cas,

Parapluies

CHEMISES POUR HOMMES

GANTS

Éventails — Parfumerie

Envoi du Catalogue, Renseignements et Échantillons sur toutes demandes.

LA GRANDE MAISON DE BLANC

N'A PAS DE SUCCURSALE

NI EN FRANCE, NI A L'ÉTRANGER

C^{ie} Coloniale



CHOCOLATS



QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE]
Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle [environ] 6 fr., petit modèle [environ] 3 fr.

Entrepôt général : avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

P. SORMANI

Rue Charlot, 10, PARIS

PARIS 1889

GRAND
PRIX



Catalogue illustré Franco
TROUSSES, MALLETES & SACS DE VOYAGE



MODE D'EMPLOI

Dans un litre de lait bouillant, versez le contenu de la boîte, remuez avec une cuillère. Après cinq ou six minutes d'ébullition, retirez du feu, laissez au repos ou à une passoire fine. — Coulez dans un moule. Après complet refroidissement, retirez du moule, vous aurez une délicieuse crème renversée.

PARFUMS

Chocolat, Vanille, Café, Citron, Orange, Pistache, Orgeat.

MÉDAILLE D'OR

Concours International Culinair et d'Alimentation
EXPOSITION UNIVERSELLE DE BORDEAUX 1895.

(Se méfier des imitations)

Se trouve dans toutes les bonnes Maisons d'épicerie

ONGUENT CHAPARD



Guérit les chevaux couronnés et fait repousser les poils même sans et même couleur.

L'Onguent Chapard guérit les seimes, les bleimes, les encastelures, etc.

L'Onguent Chapard sert à l'entretien journalier du pied du cheval auquel donne la force et la souplesse. Il le préserve de l'action desséchante de l'air et évite ainsi les maladies les plus communes et souvent très dangereuses.

L'EMPLOYER C'EST L'ADOPTER — NOMBREUSES ATTESTATIONS

Prix : la boîte de 1 kilo environ, 3 fr. — postal en plus.

PRIX-COURANT FRANCO SUR DEMANDE. — COMPTOIR GÉNÉRAL DE L'ÉLEVAGE, 40 bis, RUE AMÉLIE



BONBONS VERT-GALANT

Du Professeur PINGAUD

LAURÉAT DE PLUSIEURS ACADÉMIES ET CORPS SAVANTS

Éminemment toniques et fortifiants, leur emploi raisonné produit de effets extraordinaires de rajeunissement et de parfaite santé.

C'EST LA VIE PROLONGÉE AVEC TOUS SES CHARMES

Boîte : 10 fr. franco au Dépôt des Produits Vert-Galant

Dr. H. PILLOT, 5, Rue Mazagran, Paris, et toutes Pharmacies.

NOTA. — L'Élixir "VERT-GALANT" à base de Kola et de Cacao, a les mêmes vertus que les bonbons et constitue en outre une liqueur de table en tous points parfaite.

Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & C^{ie} Ayuntamiento de Madrid

Papeteries du Marais.

FIGARO ILLUSTRÉ

Novembre 1896

SOMMAIRE

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS et TRIANON.

LES LIVRES, par T. G.

UN VOLONTAIRE DE 1792, Souvenirs de DUVIQUET (DE CLAMECY), illustrations en couleurs de ALFRED PARIS.

L'HOTEL DES INVALIDES, par ANTONIN PROUST, reproductions d'estampes anciennes.

GOULAB-SOUBI, par RENÉ DE PONT-JEST, illustrations en couleurs de WENGEL.

LES ŒUFS, par WILLY, illustrations de JOB.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE EN COULEURS

ESCRIMEUSE, par JEAN BÉRAUD.

MOUTONS AU PATURAGE, par CHAIGNEAU.

COUVERTURE :

CHRYSANTHEMES, par HERNANDEZ.



Un grand nombre de nos abonnés et de nos lecteurs nous ont demandé si le Figaro illustré publierait un numéro spécial, consacré à la visite en France de LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice de Russie.

Nous regrettons de ne pouvoir donner satisfaction à ce désir. La confection d'un numéro spécial du Figaro illustré exige une préparation très longue et très minutieuse dont le public ne soupçonne pas le détail et qui ne nous permettrait pas de publier, avant le mois de janvier 1897, le fascicule qu'on nous demande.

D'ici là, des albums, des portfolios auront paru, hâtivement faits sans doute, mais qui apaiseront la curiosité en publiant les principales scènes de ces inoubliables journées ; ces recueils ont eux-mêmes été précédés par les journaux illustrés hebdomadaires parus pendant la durée des fêtes.

Nous arriverions ainsi après tout le monde, avec une œuvre très soignée assurément, mais qui ne présenterait plus un intérêt immédiat. Aussi, quoique nous en eussions tous les éléments, nous avons préféré renoncer à faire ce numéro spécial, et nous espérons que, en présence de ces considérations, nos lecteurs voudront bien nous excuser.

29 octobre.

Le soir même de la bataille de Sedan, M. de Bismarck, dans une lettre fameuse, écrivait à sa femme : « Es ist ein weltgeschichtliches Ereignis — c'est un événement de l'histoire universelle ». On peut emprunter au chancelier de fer cette expression saisissante inspirée par notre désastre, pour l'appliquer à la visite que l'empereur de Russie vient de faire en France — je devrais dire : à la France. L'emploi de ces mots serait d'autant plus justifié que cette visite constitue pour nous la revanche morale de notre défaite et que, pour bien des cœurs français, octobre 1896 effacera septembre 1870.

Elle est du domaine du sentiment plutôt que de celui de la politique, cette rencontre de l'empereur Nicolas II et de la France : au premier regard échangé, au premier contact, ça a été le coup de foudre, l'immédiat et irrésistible coup de foudre des romans. Les passions factices et les haines imbéciles que les agitateurs entretiennent dans l'esprit des foules se sont évanouies à la vue de ce jeune couple impérial, si affable, si simple, si humain et dont l'aisance souveraine contrastait singulièrement avec la morgue compassée de la plupart de nos fonctionnaires républicains.

Je n'ai pas à raconter ici ce voyage quasi-triomphe, marqué par les trois grandes étapes : Cherbourg — Paris et Versailles — Châlons ; il n'est pas un Français qui n'en ait lu le récit, et les cinq millions de spectateurs qui, pendant trois jours, ont rempli nos rues et nos boulevards, en garderont un souvenir impérissable. Mais, en ma qualité

de Parisien, je noterai certaines particularités de ces fêtes : la plus étonnante a été, assurément, la docilité, la patience et l'urbanité de la foule pendant ces trois journées, journées d'inraisemblables surmenages, d'attentes interminables, souvent suivies de déceptions lorsque se produisait quelque changement dans l'itinéraire prévu du cortège. Où et comment tout ce monde mangeait-il, dormait-il, comment était-il à la fois aggloméré sur tous les points de Paris ? C'est un problème.

La police a été louée, comme elle le méritait, d'avoir maintenu l'ordre parmi ces millions d'êtres humains, mais elle a dû reconnaître elle-même que la foule parisienne ne lui a pas, en cette circonstance, gardé rancune de la rudesse dont elle abuse parfois, en de moindres occurrences ; elle a fait elle-même sa police, respectant les consignes, observant les alignements que lui indiquaient les agents clairsemés et qu'un simple mouvement de ces innombrables épaules eussent submergés et étouffés. Les cambrioleurs et les pochards ont voulu, eux aussi, montrer qu'ils étaient hommes du monde, à l'occasion ; la préfecture de police n'a eu à constater, pendant le séjour de nos augustes hôtes, ni un vol, ni une rixe, et n'a pas eu à ramasser le moindre ivrogne.

M. Félix Faure s'est tiré aussi convenablement qu'il le pouvait de la lourde tâche qui lui est incombée. Son éducation première n'avait certainement pas prévu qu'il eût jamais à recevoir un empereur et une impératrice, et il a dû, à l'annonce de cette visite, ressentir de vives angoisses. Heureusement pour la France et pour



son président le protocole veillait; il pâissait sous les cérémoniaux, piochait les préséances, se documentait fortement sur la matière et se multipliait pour donner à tous, au maître comme aux valets, sinon



la noblesse et la belle allure, du moins l'apparence de ces qualités nécessaires. De sorte que tout a bien marché, sauf quelques froissements d'amour propre et quelques maladroites inévitables. Après M. Crozier, le pivot des fêtes a été, sans contredit, le désormais célèbre Montjarret: il a « piqué » à merveille pendant ces trois journées, toujours à cheval, toujours frais, impassible et sacerdotal.

Le tzar, qui n'a jusqu'à présent manifesté aucune sympathie pour le régime parlementaire, a cependant tenu, par politesse, à s'en faire exhiber quelques produits, tel un visiteur reçu par un propriétaire et qui ne peut éviter de goûter de sa piquette. Le défilé des anciens présidents du conseil n'a pas dû convertir Nicolas II aux beautés du parlementarisme: la vue de M. Ribot, coudoyant Bourgeois et Freycinet, n'avait rien d'excitant, non plus que la contemplation de



l'austère Brisson, incorruptible jacobin, qui fut très heureux et très fier d'avoir courbé l'échine devant un empereur.

Dans maintes circonstances de son court séjour à Paris, Nicolas II a montré qu'il était un homme..., un empereur d'esprit,



et d'esprit très fin. Merveilleusement renseigné par son ambassadeur, M. de Morenheim, il savait, en arrivant chez nous, que la France tout entière n'était pas derrière M. Félix Faure, parmi ses protocolistes et ses ministres. Voulant honorer la France catholique, il est allé à Notre-Dame et a reçu le cardinal archevêque de Paris. Il s'est souvenu aussi qu'il y avait une France monarchique et, dans un déjeuner intime, il a réuni les deux représentants les plus aimés et les plus Français des anciennes dynasties: S. A. I. la princesse Mathilde et S. A. Mgr le duc d'Aumale. Tout le monde a compris que c'était une leçon de tolérance et de conciliation donnée au gouvernement par le tzar. Mais peut-on espérer que le gouvernement ait compris? Ce n'est, hélas! guère probable.

Les lampions électriques des fêtes franco-russes étaient à peine éteints que les théâtres ouvraient leur feu et c'est, depuis cette époque, une terrible pétarade de pièces nouvelles. Qu'on en juge d'après cette nomenclature des œuvres à l'audition desquelles le « Tout Paris » des premières a été convoqué dans une seule semaine, du 24 au 31 octobre:

A l'Opéra, reprise de *Don Juan*; à l'Odéon, le *Danger*, comédie en trois actes; au Vaudeville, le *Partage*, comédie en trois actes; aux Variétés, le *Carillon*, opérette-féerie en trois actes; au Châtelet, reprise de la *Biche au Bois*; aux Folies-Dramatiques, *Rivoli*, opéra-comique en quatre actes; à l'Olympia, *Tante Agnès*, opérette en deux actes; à l'Athénée, *Madame l'Avocat*, vaudeville en trois actes. Ouf! Il ne s'est guère passé de soir où les princes de la critique n'aient dû endosser l'habit noir, aujourd'hui de rigueur, pour assister à une première et quelquefois à deux.

C'est, je crois, l'Odéon qui a marché le premier, avec le *Capitaine Fracasse*, d'Emile Bergerat. Depuis dix ans, Bergerat a combattu le



bon combat pour sa propre cause, avec une ténacité, une fougue, une pétulance qui ne se sont jamais lassées; ses homériques démêlés avec le doux et sceptique Porel sont restés célèbres, et il en est jailli un mot nouveau, le fameux « tripatouillage », vocable vengeur destiné à flétrir l'acte sacrilège du directeur qui impose des retouches et des coupures aux auteurs ou leur change leur dénouement. Les successeurs de Porel ont, hélas! continué sa tradition et se sont refusés à jouer le *Capitaine Fracasse*, malgré les hautes influences qui intervenaient en faveur de Bergerat. Enfin Antoine vint et, soit conviction, soit camaraderie, il a joué la pièce.

Le public n'a pas paru très bien comprendre pourquoi l'ennemi du tripatouillage avait pris un roman écrit en prose dans le plus pur style Louis XIII, avec tous les beaux sentiments et les préciosités de l'époque, pour le transformer en une pièce en vers, d'une allure funambulesque, qui rappelle le cabaret du *Chat noir*, de Rodolphe Salis, bien plutôt que l'auberge du *Radis couronné*, de Théophile Gautier. Il y a eu, à maintes reprises, dans la salle, des moments d'hésitation et des symptômes de malaise bien vite dissipés, si bien que, à la fin, après le couplet où Bergerat s'excuse si spirituellement d'avoir touché à l'œuvre de Théophile Gautier, public et auteur se sont cordialement réconciliés. La troupe nouvelle de l'Odéon ne



possède pas encore la cohésion qu'on est en droit d'exiger d'une scène qui s'intitule le second Théâtre-Français. Les anciens de la maison conservent les traditions de solennité, de claire diction, de gestes arrondis, tandis que les nouveaux venus ont apporté les

façons du Théâtre-Libre, qui consistent principalement à bredouiller rapidement leur rôle, en tournant le dos au spectateur : c'est parfois gênant pour ce dernier. La mise en scène est amusante et gaie; les décors reproduisent fort exactement les descriptions si minutieuses qui sont un des charmes du roman.



ont su merveilleusement s'accommoder de ces modes, plus sages que celles d'aujourd'hui.

La Renaissance a joué la *Dame aux Camélias*, d'Alexandre Dumas fils. Sarah Bernhardt a eu l'ingénieuse idée de jouer la pièce dans les costumes de 1850. Les hommes y sont quelque peu ridicules, mais les femmes, qui savent toujours être jolies,

Est-ce le public qui n'a plus voulu de Jacques Callot ou bien est-ce Coquelin qui a compris que le rôle à lui confié était indigne de son incontestable talent? Quoiqu'il en soit, la pièce de MM. Adenis et Cain a quitté l'affiche de la Porte-Saint-Martin, où elle a été fort avantageusement remplacée par les *Bienfaiteurs*. M. Brioux, l'auteur de la nouvelle pièce, a collaboré pendant quelque temps au *Figaro*, où il succéda, je crois, à Albert Milaud. Il n'essaya point de pasticher l'inimitable gaminerie de son regretté prédécesseur, mais il apporta dans cette tâche difficile d'amuser chaque jour des lecteurs blasés ou distraits, des qualités de finesse, d'observation, de scepticisme et d'ironie qui furent très goûtées. Ces qualités on les retrouve dans sa pièce. Il y montre avec infiniment d'esprit les inconvénients de la bienfaisance quand elle se complique de snobisme ou qu'elle confine à la naïveté. Les critiques professionnels ont reproché à l'auteur de ne pas conclure et, pour ce fait, ont déclaré que sa pièce n'était pas « théâtre » : ils n'ont cependant pu nier qu'elle ne contienne d'excellents morceaux, dignes d'un maître, intenses et pénétrants, ce qui est déjà jol pour un début.

Le lundi 26 octobre, la salle de l'Opéra rayonnait d'un air de fête. Les belles abonnées arrivaient dans leurs loges, étincelantes, radieuses, et non plus avec l'allure lasse et résignée de vieux juges tombant sur leurs sièges pour entendre plaider quelque affaire de mur mitoyen, allure que vous impose l'audition répétée des sombres et scandinaves légendes wagnériennes. Ce soir-là, on reprenait le *Don Juan*, de Mozart; lumineuse partition, musique que l'on peut qualifier de vraiment humaine, car tout être humain, même sans la comprendre au sens scientifique du mot, en est ému, y rit, y pleure, y tremble. L'empressement du public autour de la reprise de *Don Juan* devrait

être un avertissement pour les directeurs de l'Opéra : ils semblent ignorer que les gens âgés de vingt-cinq ou trente ans n'ont encore pu entendre à Paris aucune des grandes œuvres de Rossini, de Meyerbeer, de Beethoven et de Weber.

C'est sans doute la répercussion des fêtes franco-russes qui amène en ce moment, dans la société parisienne, revenue de la campagne, une recrudescence de patinomanie dont profitent le Palais de Glace et le Pôle-Nord. Il faut reconnaître que ces deux établissements avaient préparé d'agréables surprises à leur clientèle : la haute élégance qui fréquente au skating des Champs-Élysées, la bourgeoisie plus modeste qui forme la clientèle du glaciarium de la rue de Clichy ont trouvé, ici et là, toutes sortes d'améliorations et d'embellissements fort ingénieux qui continueront à propager le goût de ce sport où la jeunesse peut si gracieusement déployer sa grâce, sa force et son adresse.

A travers ces gros événements politiques, sociaux, littéraires et climatologiques, l'automobilisme, qui les considère d'ailleurs d'un œil indifférent — l'œil de l'automobilisme est une métaphore hardie mais je la risque — l'automobilisme poursuit sa carrière imperturbablement. Les lamentations des gens paisibles, exaspérés par les bruyants mécanismes, les protestations hurlées par les bestiaux qu'ils écrasent, les invectives canines, les terreurs, accompagnées souvent d'accidents mortels, qu'ils inspirent à leurs ennemis les chevaux, rien ne les arrête. Les adeptes de ce sport ont, récemment, traversé et retraversé la France, entre Paris et Marseille, à des

vitesse diverses ou plutôt vertigineuses; les journaux ont enregistré avec une exactitude minutieuse et télégraphique les kilomètres chaque jour « couverts » par les concurrents, et des affiliés à la secte attendaient le soir, à la couchée, l'arrivée des véhicules et des véhiculés, les uns et les autres exténués, trempés de pluie et enrobés de boue.

Je me demande s'il était vraiment nécessaire et conforme au bon ordre d'entraver la circulation dans une vingtaine de départements pour ménager à cinq ou six inventeurs le moyen d'expérimenter et de faire valoir leurs appareils. Pourquoi l'Etat, qui — chacun sait ça — cherche à se créer des ressources pour équilibrer son budget, ne concéderait-il pas, moyennant une forte

redevance, comme il le fait pour les chasses dans ses forêts, aux automobilistes quelques milliers de kilomètres de routes nationales, dans des régions solitaires, où ces Messieurs pourraient évoluer à l'aise, sans encombrer personne. La Lozère, le Morbihan, les Hautes-Alpes, les Hautes-Pyrénées, constitueraient, ce me semble, d'excellents automobilodromes, agrémentés de profils intéressants : côtes, descentes, courbes, crochets, éboulements éventuels de rochers, glissements de montagnes, inondations soudaines, pluies torrentielles, poussière aveuglante, innombrables troupeaux, animaux imprévus tels que loups et ours, ils y rencontreraient toutes les variétés d'obstacles dont ils doivent être friands. Et au moins, grâce à ce procédé, le reste de la France vivrait paisible, tandis que ces départements déshérités bénéficieraient d'une source de distractions et de profits, car l'automobiliste est généreux.

LUTÉCIUS.

Les Livres

Lorsque me parvient, à la fin d'une année, le ballot des almanachs portant le chiffre de l'année suivante, il me semble toujours assister à une revue, dans quelque joyeux petit théâtre, et je vois, par l'imagination, une belle grue, court-vêtue, s'élancer de la coulisse et débiter devant la rampe quelque couplet dans ce style :

Je suis l'Almanach Lunatique
Edité par la maison Plon.
(Elle pivote gracieusement sur elle-même.)
Pour une lune, je n'ai pas d'aplomb,
Et je n'ai pas d'asthmatisme!
(Elle se frappe la poitrine.)

La maison Plon et Nourrit a centralisé le commerce des almanachs. Commerce singulier, dont le principe supérieur est le respect des traditions et l'horreur de l'innovation. Format, papier, impression, rédaction, l'almanach de 1897 doit reproduire exactement l'aspect de celui de 1896, et cela dure, pour certaines de ces publications, depuis plusieurs siècles ! Il est évident que pour la clientèle

l'almanach est un objet matériel et non pas ce que les lettrés entendent par un livre, c'est-à-dire la concrétion de la pensée.

Attendue depuis longtemps, la *Correspondance de Victor Hugo* vient de paraître chez Calmann Lévy. Elle se composera de deux volumes, dont le premier, en vente depuis quelques jours, comprend la période de 1815 à 1835. On y trouve déjà l'essence même du tempérament de Victor Hugo : cette particulière infirmité du grossissement des objets et des faits, grossissement qui se produit surtout lorsque sa propre personne est en jeu. Que d'invectives contre un vieil ami qui s'est permis de la critiquer ! Que d'adorables flatteries pour l'académicien dont il sollicite la voix ! Quelles tribuniennes imprécations contre un colonel de la garde nationale qui conteste son élection au grade de « sous-lieutenant secrétaire-adjoint du conseil de discipline » : il le menace de soulever les faubourgs ! Et les catilinaires contre la censure, et les lettres débordantes de bonapartisme au roi Joseph, frère de l'Empereur, et les ineffables tendresses à sa chère Adèle, sa femme. Continueront-elles dans le second volume ? Et enfin l'échange de lettres avec Sainte-Beuve, condamné, lui aussi, pour lui avoir décerné « d'immenses éloges, mais au fond, pas de bienveillance ». Ce sont là, paraît-il, des façons propres aux conquérants, conquérants de la pensée ou conquérants de la terre, et Victor Hugo montre en ces lettres qui sont, pour ainsi dire, les coulisses

de sa gloire, quel orgueil immense et continu n'a cessé de diriger sa vie. M. Georges Virenque publie, chez Plon et Nourrit, un très amusant et très élégant volume intitulé *l'Album d'un Saint-Cyrien*. Album considérable, rempli de magnifiques gravures, de croquis pris sur le vif, de reproductions photographiques, émaillé de poésies et de chansons — y compris le célèbre chant « Le Pékin de Bahut ». Le texte de M. Georges Virenque nous présente les multiples détails de la vie à la fois régulière et mouvementée de notre grande école militaire; tout cela dans un style vif, jeune et vraiment saint-cyrien. Ce très beau volume est d'un prix relativement modique, et tous ceux qu'un lien ou un souvenir rattachent à Saint-Cyr n'hésiteront pas à se le procurer.

Une Famille vendéenne pendant la grande guerre de 1793-1795 est assez maladroitement présentée au lecteur par M. l'abbé Brossard, qui me paraît posséder plutôt les qualités polémiques d'un royaliste militant que celles d'un historiographe impartial. Mais les mémoires de M. Boutillier de Montières, malgré les arrangements qu'on leur a

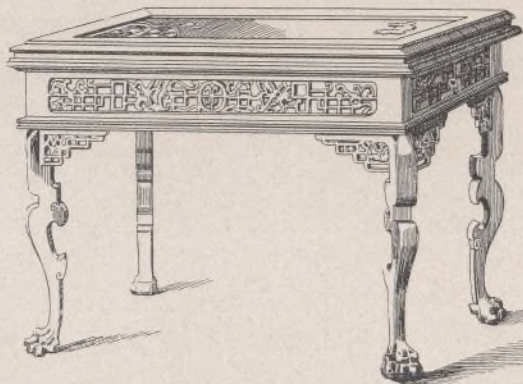
fait subir, présentent un réel intérêt et, dans leur style un peu naïf, donnent souvent de très dramatiques tableaux de la guerre vendéenne, principalement dans les régions de Mortagne et dans l'Anjou.

Jean Richépin a réuni, sous le nom de *Théâtre chimérique*, vingt-sept actes en prose et en vers, saynètes, intermèdes, dialogues, mystères, mimodrames, etc. Je manquerais à la vérité si je disais que ce livre est destiné aux jeunes personnes, mais je manquerais aussi à l'amour des lettres si je ne disais pas qu'il est un régal de haut goût pour les lettrés nourris des moelles rabelaisienne et ronsardisante.

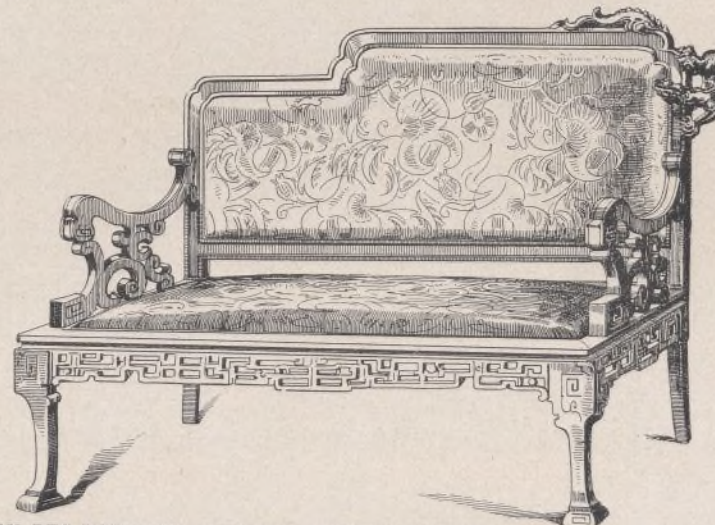
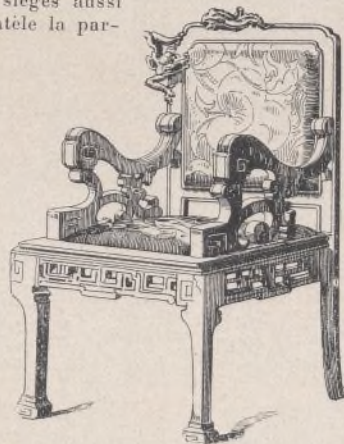
Vient de paraître la douzième livraison des *Maîtres de l'Affiche*. *L'Amant des danseuses*, de Chéret; l'affiche pour *Mothu et Doria*, de Steinlen; le *Chocolat Ménier*, de Bouisset, et *The Chieftain*, de Dudley Hardy, forment un très beau numéro, qui termine la première année de cette si intéressante publication. Les éditeurs nous annoncent qu'une nouvelle prime de Jules Chéret sera offerte aux abonnés avec le premier numéro de la deuxième année, qui contiendra également une nouvelle préface de M. Roger Marx. T. G.



Ce mois, nous soumettons à nos lecteurs un spécimen de salon en bois de fer sculpté de la MAISON DES BAMBOUS, et dont la composition en canapé, fauteuil, chaise et table est fidèlement reproduite par les dessins pris directement sur les meubles en nature. Le canapé, les fauteuils et les chaises sont en bois poli et sculpté finement avec tous les détails tirés des meilleurs documents de l'art japonais. MM. PERRET et VIBERT se sont surtout appliqués à faire des sièges aussi confortables que jolis et peuvent garantir à leur clientèle la par-



L'ensemble de cet ameublement est des plus riches et d'un goût très personnel; décoratif, solide, il sort de tout ce que l'on a l'habitude de faire et de voir.



La MAISON DES BAMBOUS envoie son catalogue à toute personne qui lui en fera la demande.



L'automne est arrivé, avec ses dangereux changements de température. Il faut plaindre les femmes assez négligentes pour ne point avoir recours à la CRÈME SIMON, car au moyen de cette Crème délicate et du Savon et Poudre de riz préparés avec les mêmes éléments on est absolument sûr de ne subir aucune gerçure, ni boutons, ni rides.

La Crème Simon, savon et poudre de riz, se trouvent dans la maison principale, rue de la Grange-Batelière, 13, Paris.

LE NUMÉRO DE NOËL

Du FIGARO ILLUSTRÉ, 1896-1897

paraîtra dans les derniers jours du mois de novembre.

Ce numéro, entièrement illustré en couleurs, est ainsi composé :

LA NOËL DE FRÈRE LÉON. — Légende par Edouard Rod; quatre grandes illustrations en couleurs de Lucien Métivet.

UN BON COUP DE COUTEAU. — Nouvelle italienne par le vicomte Melchior de Vogüé (de l'Académie française); cinq illustrations en couleurs de Barrau.

LE DAVID. — Nouvelle par Paul Bourget (de l'Académie française); huit illustrations en couleurs de Bourgain.

LA JOURNÉE D'UN MONSIEUR QUI VEUT MAIGRIR. — Page comique en couleurs par Albert Guillaume.

SOUVENIR DE LA CAMPAGNE DE ROME. — Nuit de Noël 1864, par J. Massenet (de l'Institut); grande illustration, double page en couleurs par Orazi.

LE ROI ET LE PERROQUET ou LE TRANSFERT DE L'ÂME. — Conte persan traduit par A. Lacoïn de Villemorin et Dr Mirza Khalil-Khan, précédé d'une lettre de S. Ex. Nazare-Aga, ministre de Perse à Paris; cinq grandes illustrations en couleurs de Chalon.

Deux grandes primes hors texte en couleurs, mesurant chacune 84 centimètres sur 64.

PREMIER CHAPITRE, par Outin.

CONCLUSION, par Georges Cain.

COUVERTURE :

LA FÉE AU GUI, par Gervex.

Ce fascicule sera servi aux abonnés sans augmentation de prix. Le prix de vente, pour les acheteurs au numéro, est de 3 fr. 50, plus 0 fr. 50 pour le port.

S'adresser à M. Hazard, 8, rue de Provence, concessionnaire de la vente.

TABLES DU "FIGARO ILLUSTRÉ"

MM. les abonnés recevront gratuitement, avec le fascicule de décembre, les tables des matières contenues dans le volume de 1895, ainsi que les titre et faux-titre de ce volume.

MM. les libraires, ainsi que les acheteurs au numéro, qui désiraient recevoir ces tables, sont priés d'adresser leurs demandes, avant le 20 novembre, à M. Hazard, 8, rue de Provence, concessionnaire de la vente.

Le prix des tables, titre et faux-titre (8 pages en tout) est de 50 centimes franco.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

SERVICE DE LUXE

Depuis le 3 novembre, le train de luxe Méditerranée-Express est remis en marche entre Paris et Vintimille et vice-versa.

Le Méditerranée-Express part de Paris-Nord tous les mardis et samedis à 4 h. 8 après midi, et de la gare de Lyon à 5 h. 30.

Arrivée à Marseille les mercredis et dimanches à 6 h. 44 du matin, à Cannes à 10 h. 19, à Nice à 11 h., à Montenotte à 11 h. 43, et à Menton à midi.

Le retour du train de luxe a lieu de Vintimille les jeudis et lundis à midi, Arrivée à Paris-P.-L.-M. le lendemain à 7 h. 5 matin, et à Paris-Nord à 8 h. 4.

Un autre train de luxe circulera tous les jours, à partir du 10 janvier prochain, entre Marseille-Nice et vice-versa. Il sera composé exclusivement de wagons-salons et restaurant.

D'autre part, les services quotidiens de grandes voitures-lits à boggies seront repris comme les années précédentes, soit :

1° Tous les jours par le rapide de 7 h. 25 de la gare de Lyon;

2° Tous les jours, depuis le 3 novembre, par le rapide de 7 h. 44 de la gare du Nord, et 8 h. 45 de la gare de Lyon. Retour de Vintimille, respectivement, par les rapides n° 10 et n° 24.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.



Un Volontaire de 1792

SOUVENIRS DE DUVIQUET (DE CLAMECY)

La Révolution marchait à grands pas. Après la prise de la Cocarde nationale, l'événement le plus marquant pour notre ville, fut l'annonce que des brigands prétendus inondaient les campagnes. On les voyait partout; et ils n'étaient nulle part. Ce coup, si habilement monté par Mirabeau, dit-on, avait pour objet d'armer, en même temps, et pour ainsi dire à la même heure, tous les Français. Jamais but ne fut plus promptement et plus sûrement atteint.

Il me semble encore voir d'ici le maître de danse Guenot, arrivant de Coulanges, où il allait, certains jours de la semaine, donner ses leçons, suant et hors d'haleine, montant la petite rue de la Monnaie, courant après M. Delavau, subdélégué, juge de police, qui exerçait alors ses fonctions au marché de la ville. C'était un mercredi. Guenot était chargé d'une lettre du bailli de Coulanges, qui annonçait l'approche des brigands, lesquels, disait-il, mettaient tout à feu et à sang dans sa juridiction.

M. le subdélégué donna lecture de la missive en plein marché. Une heure après tout Clamecy était en armes. Ceux qui n'avaient pas d'armes en fabriquaient à leur guise. J'en avais une de ma façon, que j'avais fait disposer, à la hâte, par un maréchal, le père Boussard, c'était une baïonnette emmanchée dans une espèce de massue ou bûche de bois de bouleau contournée par le bas, en forme de vis naturelle.

Chacun donc se tint prêt à recevoir les brigands.

Dans la ville, toutes les boutiques se fermaient avec fracas. Des jeunes gens montés sur les premiers chevaux venus, à toute bride allaient à la découverte. Plusieurs étaient revenus, disant qu'ils avaient vu des malheureuses femmes que les brigands avaient mutilées; et une, entre autres, qui avait le poignet coupé; que les brigands brûlaient partout les blés sur pied, et incendiaient aussi les villages; enfin c'était une désolation générale. La terreur était partout. On avait placé des sentinelles à toutes les avenues, j'étais posté, avec ma redoutable massue, à celle du marché; des patrouilles parcouraient les environs. Tout le monde disait *qu'on disait* les avoir vus.

La nuit vint sans apporter de nouvelles positives, mais les terreurs n'en étaient pas moins vives; mêmes incertitudes le lendemain, et les jours suivants. On commença cependant à se rassurer un peu; bientôt on n'en parla plus que pour rire de la mystification dont chacun avait eu sa part.

L'essentiel était obtenu : Six millions de Français étaient armés et prêts à faire face à l'étranger.

Ces affaires si belles, si étonnantes parfois, n'étaient pas toujours sereines et bénignes; mais dit la *sagesse des nations* : pas de roses sans épines, pas de beaux jours sans nuages.

Nous eûmes aussi nos épines et nos nuages, ou, pour parler sans métaphore, nos émeutes et autre chose pis encore; je ne parlerai que des premières; quant aux autres événements, j'étais heureusement aux frontières lorsqu'ils vinrent épouvanter notre malheureuse cité et je n'y pris aucune part directe.

Avant de raconter les dangers que j'ai courus dans l'émeute du 27 mars 1791, il faut que j'en relate une assez plaisante de ma façon ou à peu près; émeute pour rire cela s'entend.

Je m'étais enrôlé un des premiers pour aller à l'armée. Ma bonne mère, à force de démarches, m'avait fait rayer du contrôle. Deux fois j'avais voulu prendre du service et deux fois je m'étais vu repousser à cause de mon âge.

Quand je vis que je ne pouvais me faire jour dans l'armée, je tournai mes regards vers les administrations civiles. J'eus l'honneur d'être admis dans les bureaux du district de Clamecy. Nous avions pour chef, à titre de secrétaire, M. Milletot, fils de l'avocat de ce nom, depuis, greffier en chef du Tribunal de première instance. M. Pavée, pour sous-chef; et, pour collègue, j'avais l'illustre Boullu, et je ne sais plus quel autre jeune homme des environs. Puisqu'il s'agit de quelque chose de plaisant, d'un tour joué à quelqu'un, on devine que ce quelqu'un n'est autre que Boullu, aujourd'hui avocat pur et simple, et alors simple commis ou plutôt commis simple et très simple.

Nos floteurs, conducteurs de trains de bois, assez bons diables quand on leur accorde ce qu'ils demandent, étaient un certain jour en réclamation auprès du commis général des marchands de bois (M. Peignié), pour un petit flot destiné pour Coulanges, qu'ils voulaient arrêter sur Clamecy; ils menaçaient de faire tapage si on ne se rendait point à leurs désirs. L'affaire s'arrangea, je ne me rappelle plus comment, mais nous profitâmes du peu de bruit qu'elle avait occasionné, pour amener notre dupe sur le terrain que nous avions choisi. On parlait de ce petit différend dans le bureau, et notre homme dit : « Si j'étais maire de la ville, j'en ferais fourrer une demi-douzaine en prison afin de leur apprendre à obéir à ceux qui les payent ».

Ces paroles devaient mériter notre approbation.

M. Pavée lui dit très sérieusement, le lendemain : « Mon cher Boullu, je ne sais comment on a su en Bethléem, le propos que vous avez tenu hier sur le compte des floteurs, mais on assure qu'ils vous cherchent pour vous faire un mauvais parti ».

Boullu très effrayé répond : « Vous croyez ! cependant je n'ai pas eu l'intention de leur nuire. — Comment, reprend M. Pavée, ce n'est pas de leur nuire que de les fourrer en prison quand ils ont besoin de travailler pour nourrir leurs femmes et leurs enfants ? Il y en a à Paris que l'on a *internés*, qui n'avaient pas dit la centième partie de ce que vous avez dit contre eux ».

Chacun de nous ajouta son mot : « Il n'est guère prudent à toi, mon cher, lui dis-je à mon tour, de paraître dans les rues en ce moment où l'exaspération de ces gens est à son comble ». Puis tournant la vue vers la croisée, et feignant d'en apercevoir un grand nombre armés de leurs crocs, j'ajoutai : « Ils te cherchent peut-être en ce moment, car ils m'ont l'air fort animés en regardant par ici ».

M. Pavée feignit de les voir aussi et dit : « Pardieu ! je crois que les voici ! »

La peur ne réfléchit pas. Boullu se lève tout effaré et comme ayant déjà la tête perdue, nous dit : « Mes amis, mes chers amis, cachez-moi quelque part, je vous en prie ! »

Il y avait, à cette époque, une petite chapelle où l'on disait autrefois la messe aux prisonniers, qui servait alors de débarras. L'idée nous vint de lui donner cet étroit réduit pour refuge; nous l'y conduisons, en l'entourant, comme pour lui faire un rempart de nos corps, l'assurant qu'il peut y être tranquille et que nous ne l'abandonnerons pas.

Cette pauvre chapelle était encombrée de toutes sortes de vieilles boiseries, ferrailles, etc. La porte n'en fut pas plus tôt ouverte que Boullu s'y précipita comme en un port assuré, en se nichant derrière un tas de planches appuyées contre le mur, en un espace si étroit, qu'à peine un enfant eût pu y trouver place.

Nous fermâmes la porte sur lui, lui recommandant, sur toute chose, de ne faire aucun bruit, ni de bouger, dans la crainte de se faire découvrir.

Nous le laissâmes en paix vingt minutes environ. Puis l'un de nous vint frapper discrètement à sa porte pour lui dire, bien bas, que la place était pleine de flotteurs, paraissant fort mal disposés, et qu'il eût à se bien cacher.

Après quelques instants écoulés, nous revînmes tous à cette



même porte en grossissant nos voix et en traînant à terre les pelles et les pincettes du poêle, pour imiter un cliquetis de sabres, tout en criant : « Où est-il ce Jean-F... qui veut qu'on nous mette en prison... Il nous le faut mort ou vif... » Puis reprenant nos voix naturelles, nous disions : « Mes amis, vous vous trompez, il n'est point ici, vous pouvez nous en croire... »

Après avoir fait encore tout le tapage possible, nous le laissâmes respirer un peu; mais de temps à autre nous revenions à la charge afin de le tenir en haleine.

Tantôt nous jetions dans sa croisée des grains de sable pour lui faire croire, comme il nous l'a avoué depuis, que c'étaient de grosses pierres qui ébranlaient toute la chapelle, et pensant qu'on voulait le lapider. Tantôt nous frappions à sa porte, en jurant et en criant, comme si on voulait l'enfoncer à coups de crocs. Au moins il le croyait, toujours d'après son propre aveu.

Il resta plus de cinq heures dans ces transes, qui se renouveauient de quart d'heure en quart d'heure, ce n'est pas trop dire. Encore fallait-il mettre fin à ce cruel badinage; mais pour cela il fallait frapper un grand coup, finir comme on avait commencé.

On lui annonce une nouvelle et prochaine attaque de la part de ses terribles ennemis, mais en même temps on lui dit que nous le ferons échapper sans qu'il soit aperçu. Nous nous

armons donc de pelles et de pincettes comme la première fois, et changeant nos voix et frappant à la porte, comme pour l'enfoncer, nous entrons en criant : « Point de quartier ! Point de quartier ! Il faut en finir une fois pour toutes ! » Alors l'apercevant dans son petit coin, je lui fais signe de ne rien dire et de me suivre, je le prends par la main, et je l'entraîne au dehors. Il me suit en tremblant de tous ses membres, mais il n'a pas plus tôt franchi le seuil de la porte, qu'il retire machinalement sa main de la mienne, et que le voilà courant de toutes ses forces sans savoir où le hasard le conduirait.

C'est droit à la salle des délibérations des membres du district, en ce moment réunis, qu'il se dirige; il entre brusquement, renverse un des administrateurs qui se trouve sur son passage, lève un coin du tapis vert qui recouvre la table et se glisse dessous, en s'écriant : « Ah ! Messieurs, sauvez-moi la vie ! Les flotteurs !... Les flotteurs !... »

L'aéropage stupéfait, ne sait d'abord que penser. Cependant M. le procureur syndic se remettant le premier, dit, en soulevant un peu le tapis : « M. Boullu, sortez de là-dessous, vous n'avez rien à craindre; vous êtes ici sous la sauvegarde de la loi. »

A ces paroles rassurantes, notre pauvre victime sort la tête et demande « s'ils sont sortis ? » Ces messieurs, qui ne comprennent rien à cette question, mais qui nous voient pouffer de rire à quelques pas de là, se doutent bientôt qu'il y a quelques mystifications sur jeu. Alors on interpelle M. le sous-chef, qui explique en deux mots l'affaire.

Ces messieurs ne savaient pas trop s'ils devaient rire ou se fâcher. Cependant, prenant un juste milieu, le président nous fit une petite mercuriale, qu'il ne put achever sans laisser échapper un sourire. Cette petite émeute n'eut pas d'autre résultat.

Celle qui la suivit d'assez près, le 27 mars 1791, ne fut que trop sérieuse.

La cause en fut une demande d'augmentation de prix pour la mise en état des bois. On ne pouvait, sans compromettre gravement les intérêts des marchands accorder aux flotteurs cette augmentation.

M. Le Doux, l'un des marchands, était soupçonné par les gens des rivières, d'avoir influencé la décision du commis général, dans cette circonstance. Les émeutiers tournèrent donc leur première colère contre ces deux citoyens. Pour s'y soustraire, M. Paigné fut fort heureux de trouver un refuge dans un des cachots de la prison, et M. Le Doux, dans un des coins de l'évêché alors occupé par son gendre, M. Denoue.

Les flotteurs furieux de voir ainsi leur échapper leurs victimes, se portèrent sur la maison Le Doux et commencèrent par en démolir le balcon.

Les autorités se réunirent en hâte pour aviser aux moyens de porter secours à la maison attaquée. La force armée fut requise; la garde nationale appelée au son de la générale. Cinquante hommes seulement répondirent à l'appel. Mon père et moi étions de ce nombre. Le point de réunion était à la Mairie, qui, alors, avait son siège au nouveau collège, aujourd'hui la sous-préfecture. Il était neuf à dix heures du matin.

Les flotteurs qui, dès la veille, avaient arrêté, dans leur sagesse, qu'ils devaient se révolter, avaient, dans la nuit, envoyé des émissaires dans les communes voisines. En entendant battre la générale, ils expédièrent de nouveaux courriers pour presser l'arrivée des renforts.

Pour nous, à notre poste, nous attendions que notre nombre augmentât pour marcher contre les démolisseurs; mais nous attendions en vain. Pendant ce temps les communes voisines arrivaient en masse. Vers deux heures de l'après-midi, ils se trouvèrent réunis plus de 2,000, tous armés de leurs crocs.

Ils vinrent pour assiéger l'hôtel de ville; incapable de résister à un pareil nombre, chacun de nous attendit l'événement comme il l'entendit. Les uns passèrent le bief des moulins de la rue Basse, et eurent à essuyer, dans la traversée, plusieurs coups de fusils, qui heureusement n'atteignirent personne; d'autres sautèrent par des fenêtres de plus de quinze pieds d'élévation. M. Guillaud, ancien maître d'école, sauta par une fenêtre, dans la cour du vieux collège; son jeune cousin Rousseau le suivit : le maître ni l'enfant ne se firent aucun mal.

Un des officiers municipaux, M. Giraudat, décoré de son écharpe, sortit de la mairie pour haranguer les factieux et tâcher de les rappeler à de meilleurs sentiments; sa voix fut méconnue. On l'injuria; un de ces furieux lui porta un coup de baïonnette dans le côté, et son écharpe fut teinte de son sang.

Le mien devait aussi couler dans cette fatale journée. Ma bonne et excellente mère, rassurée sur le compte de mon père, qui venait de rentrer chez lui sain et sauf, s'était échappée, et était venue à ma recherche. Elle m'avait trouvé dans la chambre d'un des pensionnaires du collège, mon ami, où j'attendais l'issue de cette échauffourée.

Ma mère avait traversé cette masse d'hommes armés, sans broncher (elle qui avait peur d'une souris). Et dans le nombre des furieux, en ayant reconnu un pour un ancien serviteur de la maison de son père, M. Labranche, elle n'avait point eu de peine

à le déterminer à me placer sous sa protection ; ils vinrent me chercher, et me prenant sous le bras, ma mère d'un côté et Labranche de l'autre, nous nous mîmes en marche pour traverser l'étroite cour du collège alors remplie de bêtes féroces qui semblaient attendre leur proie.

Je n'eus pas plus tôt le pied sur le perron, qu'ils se séparèrent en deux comme pour me laisser le passage libre. Mais alors l'un d'eux, le nommé Joussieu, des îles, me prit par les cheveux, en disant : « En voilà encore un de ces f... bourgeois, tapez dessus !... ferme !... »

Labranche sur laquelle je comptais, était peu solide, car elle me manqua au moment où j'avais le plus besoin d'elle, il ne me resta plus que ma pauvre mère pour soutien. Si celui-là n'était pas aussi fort que l'autre, il était du moins, et plus courageux, et plus dévoué. Deux ou trois cents crocs me tombèrent ensemble sur la tête que j'avais nue.

Ma mère élevait ses deux bras au-dessus de ma tête pour la garantir des atteintes de tous ces crocs meurtriers qui s'attaquaient à la fois. Heureusement, leurs longs manches, en retombant les uns sur les autres, formaient une voûte solide sous laquelle nous nous trouvâmes passablement abrités.

Cependant je n'étais pas au bout de mes peines. Un danger plus réel encore m'attendait à la grande porte de la rue. Sorti de dessous ma voûte de crocs sans la moindre égratignure, je reçus, en franchissant le seuil de cette porte, un si terrible coup de bûche sur cette pauvre tête, toujours exposée et jusque là invulnérable, que je crus dans le moment que le ciel s'écroulait. Deux braves floteurs, les nommés Réty, dit Mil-écus, et le Petit Poulain, m'attendaient à cette porte de malheur. Malgré ce coup terrible, je me mis à courir de toutes mes forces à travers les rues Basse-de-l'Hôpital et de Tourlourdeau, et ne m'arrêtai qu'à la porte du père Fanteau Fontaine, boulanger, où j'entraî rapidement, et montai un escalier qui se trouvait devant moi. J'arrivai presque sur les toits des maisons voisines.

Mes deux hommes m'avaient pourchassé assez loin ; mais plus lestes qu'eux, et tout blessé que j'étais, je les avais devancés de beaucoup et de manière qu'ils m'avaient perdu de vue. Cependant une vieille fille, la fille Pelle, dite Champeaux, qui, de chez elle, m'avait vu entrer, leur faisait signe d'approcher en leur montrant l'endroit où ils me trouveraient. — Une jeune fille aurait été plus indulgente et plus humaine. — Pressés sans doute de rejoindre leurs camarades et de voler à de nouveaux exploits, ils me laissèrent.

Appuyé contre un des deux toits entre lesquels je m'étais arrêté, je portai la main à mon front croyant essuyer la sueur qui en découlait ; je la retirai pleine de sang.

La mère Fauteau, qui m'avait vu monter, accourut pour m'offrir ses services, et savoir ce dont j'avais besoin. Je ne lui demandai que de l'eau ; elle m'en apporta, je me lavai la figure et la tête et reconnus que le coup de bûche y avait fait une large ouverture sur le côté droit. Quand je pensai que la rue pouvait être libre, je quittai ma cachette ; et, me glissant d'allée en allée, j'arrivai chez nous. Ma bonne mère, qui m'avait cherché partout, venait d'y arriver dans une inquiétude facile à concevoir.

Elle me pansa ; puis on envoya chercher le chirurgien de la maison, M. Arnoud, qui me fit mettre au lit, et procéda à une large saignée, à la suite de laquelle j'éprouvai un grand soulagement. Pendant tout le reste de la journée, la ville retentit de grands bruits de tambour et des cris de nos vainqueurs.

Le lendemain ils firent chanter, par l'aumônier de la garde nationale, une grand'messe d'action de grâces en l'honneur de leur triomphe, et la journée fut terminée par forces libations.

Ces jours de bonheur et de gloire furent de courte durée.

Les gardes nationales d'Auxerre et des environs arrivèrent en toute hâte pour faire cesser ce désordre. Un détachement de Cavalerie Royal-Navarre entra dans nos murs, deux jours après, au grand trot et sabre au poing, comme dans une ville prise d'assaut. Alors les vainqueurs devenus les vaincus, se sauvèrent à toutes jambes, dans les bois où ils errèrent longtemps.

Un certain nombre d'entre eux fut cité au tribunal criminel de Nevers ; ils y furent tous acquittés ; et de plus, en 1793, dans nos tourmentes révolutionnaires, regardés comme des victimes de l'aristocratie ; plusieurs d'entre eux reçurent des indemnités, que leur payèrent les battus, suivant la justice du temps.

Ce n'est pas le seul mal qui en résulta pour nous ou nos parents. Nous fûmes encore persécutés à l'occasion de ce malheureux événement, que nous n'avions ni désiré, ni provoqué ; et, longtemps après encore, nous en ressentîmes les terribles effets. Mon père, pendant la terreur, fut détenu à Pressure, qui était devenue la prison d'Etat du pays, pour ce fait, et encore parce qu'il était suspecté de fédéralisme, comme ayant été depuis commandant de la garde nationale.

Une autre émeute, et d'une bien plus haute importance, venait de se déclarer dans les départements de l'Ouest. La Vendée se levait en masse, à la voix de ses nobles et de ses prêtres, pour renverser le Gouvernement. Le cri : *Aux armes, aux armes !* fut entendu par toutes les gardes nationales de l'intérieur, qui y répondirent par leur présence.

Jacques-Charles Dumoutot, Caffard, Delong, moi, et bon nombre d'autres de nos jeunes concitoyens, se présentèrent des premiers. Pour moi, on ne pouvait plus alléguer mon trop jeune âge, j'avais alors plus de dix-huit ans.

Nous partîmes sans délai pour Nevers où nous devions nous organiser et nommer nos officiers. On me confia le drapeau de notre compagnie ; Nevers, Château-Chinon, Clamecy et Cosne avaient chacun la leur et le leur.

Nous nous mîmes joyeusement en route sur la fin d'avril et arrivâmes vers le 29 ou le 30 à Bressuire.

Dès le jour suivant, de grand matin, on nous fit filer sur Thouars, qui était fortement menacé par l'armée royale. Le 1^{er} et le 2^e mai se passèrent assez tranquillement ; mais le 3, vers cinq heures du matin la générale se fit entendre, et chaque corps se rendit à l'endroit de la ville qui lui avait été désigné la veille pour point de rassemblement.

On donna l'ordre de rentrer les drapeaux. Après avoir reporté le mien à mon logement, je pris un fusil de chasse, que me



donna un particulier, et suivis ma compagnie au poste qu'on venait de lui assigner. C'était le pont de Vrigne, à un bon quart de lieue de Thouars. Nous devions en défendre le passage : mais rien n'avait été disposé à l'avance. Nous y creusâmes, donc, à la hâte, quelques faibles retranchements en attendant l'ennemi.

A une centaine de toises, au-dessus du pont, et dans un détour, existait un gué, dont la garde était confiée à 400 volontaires de la Vienne.

Sur le coteau, en face de celui que nous occupions, était embusqué, derrière des genêts, qui nous le dérobaient en grande partie, un fort détachement de Vendéens, qui attendaient le signal de la bataille. Quand il fut donné (il pouvait être à peu près sept heures du matin) quelques hommes se montrèrent en tirillant par-ci par-là ; nous leur rendions la pareille.

Le général Quétineau nous commandait ; il n'avait pas sous ses ordres plus de 6.000 hommes, dont plus de la moitié de gardes nationaux comme nous, qui jamais n'avaient vu le feu, et quelques paysans en sabots, à qui le maniement du fusil était encore plus étranger qu'à nous ; tandis que nos adversaires comptaient de 18 à 20.000 combattants aguerris.

Les coups de fusil, que nous envoyaient, de temps à autre, les Vendéens qui nous étaient opposés, n'étaient tirés que pour nous distraire d'une attaque plus sérieuse que Bonchamp, à la tête de la cavalerie, livrait aux volontaires de la Vienne, pour forcer le passage du gué, que ceux-ci étaient chargés de défendre. Ce poste venait d'être enlevé.

Nous nous en aperçûmes à temps et nous repliâmes en toute hâte sur la ville, pour n'avoir pas toute retraite coupée par Bonchamp, qui sabrait impitoyablement tout ce qui se trouvait sur son passage.

Nous arrivâmes aux moulins à vent en même temps que le général Quétineau qui, de la ville, accourait à notre secours, et encourageait tout son monde à faire bonne contenance. Je m'avançai vers lui et, m'accrochant à la queue de son cheval, je lui fis remarquer que mon fusil avait éclaté.

« Eh bien, mon ami, répondit-il, tu te battras avec la crosse. » Puis s'adressant à tous : « Allons enfants, voilà l'ennemi, montrons-lui un front qui l'a fait pâlir plus d'une fois ! »

L'effroi et la terreur, que répandait partout la cavalerie de Bonchamp, sabrant à droite et à gauche, terrifiait toutes les âmes ; le cri des mourants, achevant d'expirer sous les pieds des chevaux, portait partout l'épouvante.

Malgré les supplications de notre général, malgré ses larmes même, car je l'ai vu pleurer, ne m'étant point éloigné de lui, le soldat, méconnaissant sa voix, se précipitait vers les portes de la ville, fuyant un ennemi implacable, trois fois plus fort que nous. Je suivis le mouvement avec cent autres environ qui, comme moi, ne quittèrent pas le général, tant que nous eûmes l'espoir de voir nos camarades écouter sa voix, nous réservant bien, tout en cherchant un abri dans Thouars, de faire payer chèrement aux Vendéens, la possession de cette place, si tant qu'ils cherchassent à s'en rendre maîtres.

Tandis que ceci se passait aux moulins à vent qui se trouvent entre la ville et le pont de Vrigne, La Rochejacquelein attaquait le pont neuf, qui n'avait point été coupé, et s'en emparait.

Quétineau, espérant sans doute réparer l'échec qu'il venait d'éprouver à la porte de Vrigne, se présenta inopinément sur ce point pour combattre. Le feu commença assez vivement de part et d'autre, la fortune paraît quelque temps indécise ; mais bientôt les Vendéens élargissent leur front, déploient leurs ailes et, se formant en demi-cercle, nous débordent sur tous les points. Nous faisons une vive et honorable résistance ; malgré cela il fallut encore cette fois céder au nombre.

On blâma le général Quétineau d'avoir voulu défendre Thouars ; on pense qu'il aurait dû ordonner la retraite sur Loudun et sur Poitiers. Quétineau était né à Thouars, il y avait sa

famille et ses amis. Il lui aurait été bien cruel d'abandonner tout cela à la fureur d'un ennemi impitoyable.

Les Marseillais et nous, assez mécontents de notre général, nous jurâmes tous de nous défendre jusqu'à la dernière extrémité ; et de suite, nous formant en bataillon carré, nous nous précipitâmes, tête baissée, dans les rangs des Vendéens, la baïonnette en avant. Trois fois le drapeau blanc allait être arboré sur les murs que nous défendions, trois fois il fut mis en pièces et foulé aux pieds. Mais l'avantage du nombre l'emportait toujours, et devait toujours l'emporter, puisque c'étaient des Français

que nous avions à combattre. Une victoire complète fut donc pour nos adversaires le résultat de cette terrible journée.

Quétineau fut obligé de se rendre à discrétion, après un assaut général de la place : il était environ trois heures de l'après-midi. Nous nous étions donc battus pendant huit heures entières sans prendre un verre d'eau ; et notre diète devait se prolonger encore bien plus longtemps.

Après la prise de la ville, poursuivi la baïonnette dans les reins, j'entrai dans la première maison que je trouvai ouverte. Une dame et une jeune demoiselle s'empressaient de débarrasser de son uniforme de garde nationale, un époux, un père, sans doute, qui venait de rentrer au gîte, et que ces bons Vendéens n'auraient pas manqué de mettre en pièces, s'ils l'avaient trouvé sous cet habit. Je traversai la chambre où ils étaient tous trois, sans qu'ils fissent attention à moi, tant ils étaient occupés à ce qu'ils faisaient.

Je n'avais jamais vu la maison où je me trouvais ; je n'en connaissais ni les maîtres, ni les êtres. Une porte à gauche était ouverte et donnait sur un escalier ; je le monte jusqu'en haut et me trouve dans un grenier assez spacieux.

D'une lucarne ou mansarde, qui avait vue sur une grande partie de la ville, on avait un spectacle affreux sous les yeux : des Vendéens tuaient, à bout portant, de malheureux soldats sans armes et sans défense d'aucune espèce. De minute en minute, j'entendais partir vingt coups de fusil isolés, qui renversaient autant de mes infortunés camarades.

Mais honteux de me voir dans un pareil réduit, je prends subitement la résolution de l'abandonner, et me voilà redescendant mon escalier, traversant la pièce qui m'y avait conduit, voyant les mêmes personnes que j'y avais vues en entrant, sans qu'elles me disent, pas plus cette fois que l'autre, un seul mot, et prissent à moi la moindre attention. Je me retrouvai au milieu des rues, errant à l'aventure, sans éprouver le moindre effroi, la moindre sensation. Cependant j'entendais toujours au loin ces coups de feu si redoutables, et ne fus tiré de cette indifférence pour moi-même, que par la rencontre que je fis d'Arnould Chevigny, mon camarade et compatriote, qui, comme moi, n'avait guère de projets fixés dans sa marche.

« Ah ! mon cher ami, dites-nous spontanément, quelle affreuse journée ! »

Un instant après nous nous trouvâmes sur la place de la Liberté ; deux horribles brigands, armés de haches, en abattaient l'arbre avec des propos à l'avenant. Ce spectacle nous fit bien mal au cœur, mais moins encore que celui d'une petite vieille ratatinée qui ramassait les copeaux provenant de cette coupe, et les mettait dans son vieux tablier tout troué, en disant d'une voix cassée et glapissante : « Courage, courage, enfants ; débarrassez-moi bien vite de cet arbre de malheur. Vive le bon Dieu et notre bon Roi ! au diable les bleus ! »

Voyant qu'il ne faisait pas bon là pour nous, quoique nous fussions encore assez éloignés du lieu de la scène principale, nous continuâmes notre chemin en doublant le pas.

Nous avions été cependant remarqués, car un instant après, nous entendîmes un coup de feu, et mon malheureux camarade me dit : « Je crois que je suis blessé ! »

Je le regarde aussitôt et je vois le sang lui sortir de la bouche et dégoutter de la manche de son habit. Il était, en effet, blessé à





les dames et les messieurs de la haute bourgeoisie de la ville accouraient faire leurs compliments aux vainqueurs.

La nuit venue, le château s'illumina intérieurement comme un palais de fée. Maîtres et conviés se mirent à table, et bientôt les ris et les chants joyeux, qui partaient de cette table abondamment pourvue, nous percèrent l'âme à nous, pauvres diables, qui n'avions que notre frein à ronger.

Quetineau, fait prisonnier comme nous, avait été cajolé par les généraux vendéens qui, à l'instar de ceux de l'ancienne cour, s'étaient empressés de l'inviter à leur splendide banquet; il y assistait. Je pense qu'il devait y faire une bien triste mine, lui qui était vraiment républicain; ce qui n'empêche pas que le malheureux général ne fût traduit, quelque temps après, au tribunal révolutionnaire et ne payât de sa tête, ce repas qu'il n'avait accepté que dans la vue, sans doute, d'obtenir quelques douceurs pour sa ville natale. Plusieurs officiers de la compagnie de la Charité furent appelés en témoignage, et déposèrent contre lui. Si j'avais été assigné comme eux, ma déposition lui aurait été favorable. Je l'avais vu aux moulins à vent, à la porte de Vrigne, au pont de pierres, partout, il avait rempli son devoir. Que pouvait-il faire contre 20.000 hommes, lui qui n'en avait pas le quart, et dont la moitié de ce quart voyait le feu pour la première fois le jour où il avait été vaincu!

Quand on fut bien repu au château, on ne pensa plus qu'au repos. Peu à peu le silence et l'obscurité remplacèrent le bruit et l'éclat des bougies; chacun alla chercher le doux sommeil que procurent assez ordinairement et la victoire et un bon souper.

Pour nous, quelle différence! Le ventre vide et un peu de terre pour reposer notre corps brisé de fatigue, tel était notre lot; il fallait bien s'en accommoder. Cependant je cherchai, pour mon propre compte, à l'améliorer un peu.

En rôdant autour de ce vaste bâtiment, j'aperçus une petite porte restée entr'ouverte. L'envie me prend d'entrer là et d'y chercher un abri contre cette bise importune qui soufflait si vivement dans la cour. J'entre en tâtonnant; un corridor étroit se présente, je le suis et me trouve dans une vaste pièce, espèce de garde-meuble où mon pied heurte quelque chose, qu'au toucher, je reconnais pour être plusieurs pans de tapisseries ramassés dans un coin. Cette heureuse découverte fait naître en moi un doux espoir de goûter là, à l'abri, un moment de repos.

Avant de m'étendre sur ma nouvelle couche, je veux faire l'inspection des alentours afin d'assurer ma position, mais bientôt je me sens arrêté dans ma course nocturne, par quelques objets qui résistent, assez mollement pourtant, à la pression de mon pied; je me baisse et, en y portant la main, je reconnais, avec une joie indicible, un tas de morceaux de pain coupés en rations, et destinés, comme je l'apprenais par la suite, à faire partie d'une distribution qui aurait eu lieu le jour même si le pain, qu'on attendait, fut arrivé, mais qui avait été remise au lendemain, parce que celui qui était là n'aurait pas suffi pour tout le monde.

J'en pris un morceau de chaque main et, assis sur mon lit de nouvelle fabrique, me voilà les dévorant à belles dents; jamais je n'avais fait un plus délicieux repas.

Mes deux morceaux expédiés, je lève un des pans de la secourable tapisserie, je me glisse dessous et m'arrange de mon mieux pour passer là une bonne nuit.

Voluptueusement étendu sur ma couche, avant de chercher à

l'épaule. Il s'appuya sur moi, j'eus donné le bras, et nous nous

mimes de suite à la recherche de la maison d'un chirurgien, que j'espérais intéresser en sa faveur en lui présentant le malade comme fils d'un de ses confrères. On venait de nous en indiquer une, quand nous fûmes rencontrés par une patrouille chargée de ramasser tous les militaires qu'elle rencontrerait dans les rues. Le chef me dit: « Où allez-vous avec cet homme? — Le conduire chez un médecin, il vient d'être blessé à l'instant... — On fera bien cela sans vous, entrez dans les rangs ».

J'obéis et me trouvai au milieu de plusieurs des nôtres que l'on conduisait au château ou plutôt dans la cour de ce château, qui venait d'être transformée en prison, où l'on renfermait le reste des infortunés échappés à la rage des vainqueurs. Sur l'ordre du chef de la patrouille, un des hommes qui en faisait partie s'empara du blessé et le mena à l'hôpital. Quelque temps après il fut évacué sur celui de Poitiers où il succomba après six semaines.

En nous conduisant au lieu marqué pour notre détention, on nous fit passer, non sans dessein, sur la place où les Vendéens avaient momentanément établi leur parc d'artillerie.

Un aimable de la bande nous fit remarquer leur *Marie-Jeanne*, pièce de trente-six, qu'ils traînaient partout avec eux, au moyen d'une vingtaine de bœufs qu'ils y attelaient.

Nous arrivâmes bientôt à notre destination. La cour où l'on nous déposa est carrée, à portiques voûtés, surmontés d'une balustrade à jour, qui en couronne le faite. La façade principale du château donne sur cette cour, qui, elle-même est précédée d'une autre cour plus simple et d'une moyenne étendue.

Il y avait déjà bon nombre de nos camarades d'infortune qui nous avaient devancés dans la cour d'honneur. Toutes les places étaient prises sous les portiques. La bise était froide, et pour nous en garantir, nous courions d'un bout à l'autre, les bras croisés sur la poitrine, pour nous réchauffer un peu cette partie; car, en entrant dans ce lieu de douleur, nos uniformes avaient été mis en lambeaux par les Vendéens, pour en faire disparaître ces couleurs dont la réunion leur était si antipathique.

L'air est encore très vif dans la saison et à l'époque où nous nous trouvions (3 mai 1793), nous le sentions bien. Le défaut de nourriture, n'y contribuait pas peu, et cependant le jour, la nuit et les trois quarts du jour suivant, devaient s'écouler sans qu'on distribuât la moindre ration.

Il y avait au milieu de notre cour une espèce de citerne. La faim augmentait notre soif. Nous mimes la citerne à sec. Je me rappelle, qu'étant venu un peu tard, je ne trouvai plus, au fond, que de la boue; j'en mis dans un des coins de mon mouchoir, et je le suçai avec délices.

L'intérieur du château offrait un aspect plus riant. Il était occupé par tous les officiers supérieurs de l'armée royale. Les cuisines étaient fort échauffées; les fourneaux brillaient d'un grand éclat; les broches tournaient; les cuisiniers, bonnet de coton en tête, étaient en mouvement; c'était le moment du coup de feu; l'heure du dîner approchait. Les salons étaient remplis de monde;

m'endormir, j'élève ma pensée vers Celui de qui nous vient toutes choses, et le remercie sincèrement de ce qu'il a bien voulu jeter sur moi, sa chétive créature, un regard de sa miséricorde.

Après une courte et fervente prière, je fais un demi-tour, et le sommeil allait déjà gagner mes paupières, lorsqu'un bruit subit se fait entendre au bout opposé à celui où j'étais. Je soulève doucement ma couverture pour voir à quel espèce d'ennemis j'allais



avoir à faire. Je vois une jeune suivante, un bougeoir à la main, que poursuit un valet pressant.

« Finissez, M. Saint-Jean, disait la petite d'un air qui semblait vouloir dire tout le contraire. — Charmante Rose, écoutez-moi, je vous en prie... » et je les voyais tous deux prendre, le chemin du tas de tapisseries où j'étais blotti.

M. Saint-Jean était un drôle qui n'entendait pas raison, et qui allait droit à son but. Mademoiselle Rose était aussi éveillée que gentille. En se défendant, tant bien que mal, Mademoiselle Rose laisse tomber son bougeoir, et nous voilà tous trois dans la plus profonde obscurité. Profitant des ténèbres qui nous environnent, je m'esquive lestement, en donnant, de bon cœur, à tous les diables les amours et les amoureux.

Je croyais être sauvé; au moment où je vais enfile mon étroit corridor, le passage m'en est barré par deux nouveaux interlocuteurs, porteur d'une lanterne, qui s'étaient sans doute un peu attardés dans la salle à manger, et qui étaient obligés de passer dans le garde-meuble pour aller gagner leur chambre à coucher.

L'un d'eux, le plus âgé, petit vieillard sec et ridé comme une reinette à Pâques, tire en m'apercevant un vieux couteau de chasse, pendu à son côté.

Son second, homme d'une trentaine d'années, et porteur d'une assez bonne figure, lui retient le bras, tout en m'ouvrant le passage, et lui dit : « Ce pauvre diable croyait passer là une bonne nuit... — La cour, reprit mon gentillâtre, est trop bonne encore pour cette canaille!... »

Je ne sais ce que devinrent, pendant cette petite scène, M. Saint-Jean et Mademoiselle Rose, pour moi, je me retrouvai, sain et sauf pourtant, dans cette maudite cour où il fallait, bon gré mal gré, passer, à la belle étoile, une nuit que je croyais voir s'écouler si doucement. Je courus quelque temps pour m'échauffer, mais il était difficile d'éviter cette maudite bise.

Je cherchai sous les portiques quelque petit coin; je trouvai un bout de place où je fourrai ma tête; quant au reste du corps, il ne put être abrité; j'aurais encore un peu reposé si, de quart d'heure en quart d'heure, la sentinelle vendéenne, n'eut pas, suivant sa consigne ou son malin plaisir, crié : *Vive le Roi*, cri qu'il fallait, malgré notre répugnance, répéter chaque fois que le signal en était donné. Aussi, entendait-on des voix partir lentement d'un bout pour aller gagner l'autre, où elles arrivaient comme un son plaintif, se perdant dans l'espace.

Cette triste nuit, qui me parut durer un siècle, finit pourtant.

Dès le matin une fatale nouvelle circula parmi nous. On disait qu'on allait faire un tri de ceux qui étaient habillés et de ceux qui ne l'étaient pas, et que ces derniers seraient renvoyés, attendu la difficulté de nourrir tant de monde.

Une autre nouvelle, bien plus alarmante, se répandit ensuite, d'abord sourdement, puis prenant plus de consistance, quand nous vîmes la première se réaliser, celle-ci étant, pour ainsi dire la conséquence de celle-là. Il ne s'agissait, de rien moins qu'une fusillade générale de tous ceux qui tenaient à un corps organisé; et toujours pour économiser des vivres.

Après le départ des gens en sabots, on ferma plus exactement, qu'avant, la porte de la première cour, qui donnait en dehors, et on y posa double sentinelle.

Le général Stofflet, ancien garde-chasse, allemand d'origine, qui commandait une division de l'armée royale, arriva à cheval, suivi de jeunes Vendéens qui caracolaient à ses côtés et à qui on donnait le titre pompeux de ses aides de camp. On fit ouvrir la porte de communication des deux cours, on y posa des sentinelles; puis le général tudesque ordonne aux officiers de sa suite de nous faire passer, à notre tour, dans la cour d'entrée. Nous pouvions être deux ou trois cents. Cette cour, au nord, au midi et au levant est entourée de hauts murs; au couchant, elle forme terrasse sur des rochers à pic. Toute évasion était donc impossible de cet endroit.

Arrivé là, chacun se regarde et semble préjuger le sort affreux qui l'attend. Les uns se recueillent, les autres se lamentent; il y en a même qui versent des larmes et font hautement leurs adieux soit à leurs père et mère, soit à la dame de leurs pensées.

Charles, que j'avais perdu de vue depuis la prise de la ville, venait d'être ramené ce matin même dans la fatale cour. Après le combat, il s'était établi dans une auberge où il faisait des offres de service à tous les Vendéens : il leur proposait surtout de leur faire découvrir des chevaux, et pour cela il les conduisait au hasard dans les premières maisons venues; quelquefois il s'en trouvait; plus souvent il n'y en avait pas. Enfin ce moyen, aussi bon qu'un autre, devait avoir un terme; Charles fut reconnu pour appartenir à l'armée républicaine, il lui fallait subir le sort commun, et on nous le ramena.

Voyant chacun se lamenter, je regarde Charles, Charles me regarde...

Un mouvement, d'abord de curiosité, s'opère subitement à la porte d'entrée, en voyant deux grands paniers d'osier qu'apportent deux hommes...

Que contiennent-ils, se demande-t-on avec une sorte d'anxiété croissante? ils sont remplis de bouts de cordes, dont il n'est pas difficile de deviner l'usage.

Les plaintes et les sanglots redoublent. Je dis à Charles : « Nous laisserons-nous égorger ici comme des veaux? — Eh! que faire? » me répond mon ami.

Je le prends vivement par une main en lui montrant de l'autre le parapet de l'ouest : « Nous élancer de là, lui dis-je dans l'éternité... Nous sommes bien jeunes... Dieu aura pitié de nous et nous pardonnera ». Nous nous embrassons spontanément et doublant le pas, nous allions poser le pied sur l'appui du rempart, pour exécuter notre funeste dessein, quand la sentinelle, chargée de la garde de ce point, et que nous n'avions pas aperçue d'abord, s'avance sur nous, baïonnette en avant, en nous criant : « On ne passe pas là! » Nous rentrons dans la foule pour être témoins du désespoir de nos malheureux camarades à qui des soldats déhontés prenaient leur montre, leurs boucles d'oreilles, et même leur bourse, disant que toutes ces choses ne leur étaient plus nécessaires....

Il n'y avait plus à douter du sort cruel qui nous était réservé; cela était bien clair; les cordes étaient destinées à nous attacher deux à deux; le piquet, qui venait d'entrer, et qui chargeait ses armes, devait nous fusiller.

Ce n'était plus qu'une plainte de toutes parts.

Pour moi, j'étais devenu si indifférent sur tout ce qui se passait que je me mis à battre un entre-chat en disant : « Puisqu'il faut faire le saut périlleux, faisons-le gaiement! »

Mais un nouvel incident attira les regards de tout le monde vers la porte d'entrée; c'était une ordonnance qui arrivait et qui remettait au général allemand, un papier qu'il ouvrit avec précipitation mais qu'il ne lut pas de même, attendu que les belles lettres et lui étaient un peu brouillés ensemble. Quand il eut déchiffré la missive, il la froissa violemment, la mit dans sa poche, fit rentrer le piquet et renvoyer les paniers.

L'ordre nous fut donné ensuite, à nous autres, pauvres patients, de rentrer dans la cour d'honneur. Nous venions de l'échapper belle!

Que contenait donc cet heureux papier? Nous apprîmes plus tard que les autorités supérieures du département des Deux-Sèvres, ayant appris notre déconfiture et le résultat qu'elle devait avoir, se hâtèrent d'envoyer un parlementaire aux chefs de l'armée royale pour leur faire savoir que les prisonniers royalistes renfermés dans les prisons du département, éprouveraient le

même sort que celui qu'on nous ferait éprouver à nous-mêmes.

Comme parmi ces détenus politiques, le plus grand nombre se composait des parents et des amis des chefs vendéens, la réponse au parlementaire ne fut ni longue ni douteuse.

Voilà ce qui nous sauva. Il était temps ! Une heure plus tard deux ou trois cents malheureux jeunes gens, qui n'avaient fait que leur devoir, périssaient en masse.

Ce terrible assaut passé, notre faim, qui s'était un peu endormie tant qu'il avait duré, se réveilla, et, de temps en temps, on entendait par ci par là ce cri : « Du pain, du pain ! »

Quelques chefs vendéens parcouraient nos rangs, en nous engageant à patienter, disant qu'on attendait, d'un moment à l'autre, les vivres demandés dès la veille.

Parmi ces chefs, on remarquait un homme de trente-cinq à quarante ans, grand, fort et de bonne mine, en veste ronde d'une étoffe grise assez commune, culotte de peau de daim, qui pérorait.

Il y avait, dans le groupe où nous étions, un petit monsieur de Poitiers, en habit bourgeois, vieillard sec et pincé, dont les opinions étaient un peu avancées ; je l'avais entendu parler politique quelques instants auparavant, et, à ses discours, j'avais jugé qu'il pouvait être un de ces commissaires que les sociétés populaires envoyaient aux armées pour soutenir l'esprit du soldat dans des sentiments analogues à leur mission.

Notre chef vendéen l'apercevant au milieu de nous, et comme s'il eût deviné ce qu'il pouvait être, dit : « Voilà, jeunes gens, les malheureux qui vous ont trompés ; qui ont abusé de votre jeunesse pour vous conduire au combat contre des hommes qui n'ont pris les armes que pour défendre leur Dieu et leur Roi ; c'est contre eux seuls que vous auriez dû diriger vos coups ; car ils sont vos seuls ennemis ».

Le malheureux petit vieillard, qui était l'objet de cette vive sortie, plus mort que vif, s'esquiva, en se perdant dans la foule, où il n'aurait pas été facile à retrouver.

Désirant connaître celui qui venait de tenir ce discours, nous le priâmes de nous dire à qui nous avions l'honneur de parler. « Je suis Bernard de Marigny, général de cette armée ! » répondit-il d'un ton et d'un air imposant ».

Alors de nous incliner tous respectueusement devant un chef qui avait déjà une réputation de bravoure, qu'il a encore justifiée depuis, mais qui méritait un autre sort de la part des siens, surtout. C'est lui que firent fusiller ce même Stofflet et l'abbé Bernier, pour cause d'insubordination, quelques années après.

Stofflet revint encore, toujours à cheval, pour nous en imposer sans doute par son affreuse présence.

D'après ce qui était arrivé le matin, sa vue nous inspirait plus de haine que de bienveillance, cependant pressé de plus en plus par la faim, je m'approchai de lui pour je ne sais plus quel motif, mais ce que je me rappelle fort bien, c'est qu'en parlant je lui dis : « Citoyen général, je... — Sacrémeinte Tartèf ! » s'écria-t-il, au moment où je m'apercevais de ma bêtise, tout en jurant ainsi, je le voyais disposé à m'allonger le plus joli coup de sabre. Mais comme le petit vieillard avait fait avec M. de Marigny, j'en fis de même envers mon allemand, et avec le même succès.

Les heures s'écoulaient et les vivres n'arrivaient pas : j'eus donc le temps, en attendant, d'examiner, à mon aise, la façade du château.

Cette distribution, si impatiemment attendue, vint enfin. Il était trois heures de l'après-midi. Depuis près de quarante-huit heures mes pauvres camarades n'a-

vaient absolument rien pris. Quant à mon souper de la veille, il était loin.

On nous fit mettre sur deux rangs, et la distribution commença. J'étais presque à la tête du premier rang. Lorsque j'eus ma portion, qui me parut assez légère, quant au volume, car, quant à la qualité, elle devait être fort lourde, ce pain étant très noir et à peine cuit, je la mangeai rapidement, puis je me faufilai au bout du second rang et je reçus une nouvelle ration, que j'expédiai avec une grande volupté.

On nous permit ensuite d'aller aux puits des offices pour nous désaltérer, la citerne de la cour étant épuisée.

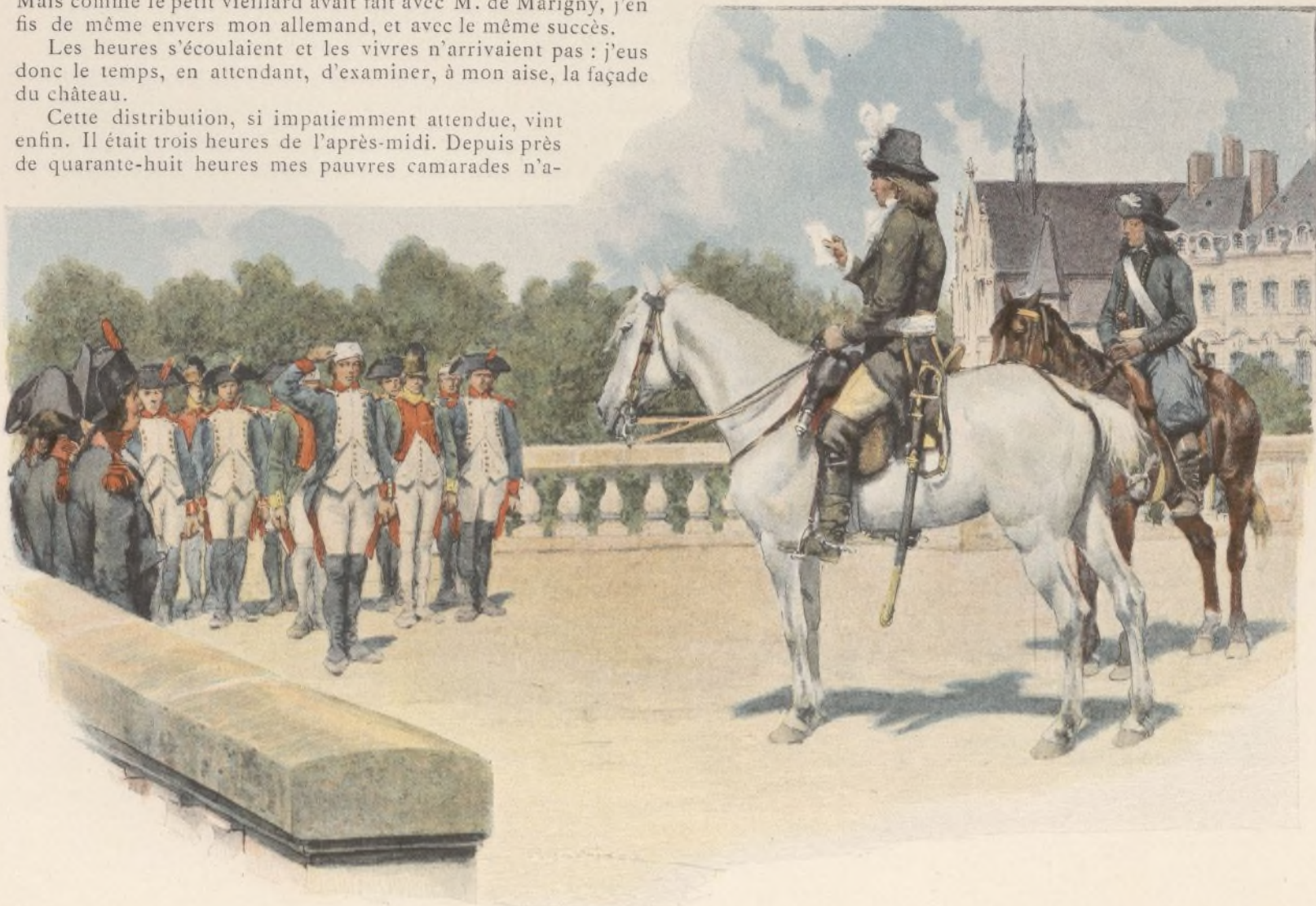
Le reste de la soirée et la nuit qui la suivit, se passèrent sans aucun incident, que les cris de *Vive le Roi*, répétés avec aussi peu d'empressement que la nuit précédente.

Avant notre désastre, nous logions en ville, Charles et moi, chez un M. Noël, notaire. Nous lui écrivîmes, par l'entremise d'une femme Delaunay, qui avait suivi son mari à l'armée, et qui faisait les commissions de la compagnie, pour le prier de tâcher d'obtenir notre mise en liberté, comme cela s'était fait pour quelques-uns de nos frères d'armes. Notre commission fut très exactement faite, car le lendemain, 5 mai, l'inévitable Stofflet, toujours monté sur son cheval de bataille, arriva dans la cour, vers dix heures du matin, mais cette fois pour nous apporter de bonnes nouvelles, il se posta au beau milieu, puis tirant un petit papier de sa poche, il dit en regardant à droite et à gauche : « Avancer à moi, prisonnières ! » Et chacun d'approcher de lui le plus loin qu'il lui fut possible ; il appelle en lisant sur ce papier, plusieurs noms et entre autres ces deux-ci : « Dumoutot et Duvalet ! Avancer à moi tous les appelés ! »

Charles s'avance ainsi que tous les autres ; pour moi, j'hésite, parce que ce n'était pas mon non qui avait été appelé après le sien. Il me faisait signe de le suivre ; j'éprouvais quelques craintes à le faire, me rappelant ma bêtise de la veille envers ce bon allemand. Cependant il était bien essentiel pour moi de ne point laisser échapper une si bonne occasion, intimement persuadé que c'était mon nom qu'il avait estropié, n'ayant pu estroper que cela de ma personne, et pensant qu'il ne me reconnaîtrait point, j'approchai assez hardiment de lui ; et quand nous fûmes tous aux pieds de son cheval, il nous dit, en nous montrant de son terrible sabre, la porte de sortie : « Vous êtes libres ! » Et, sur un signe qu'il fit à la sentinelle, cette bienheureuse porte s'ouvrit, comme par enchantement, pour nous laisser passer ; on nous délivra un sauf-conduit, au nom de Louis XVII.

La première chose que nous fîmes quand nous nous trouvâmes dans la rue, fut de nous jeter dans les bras l'un de l'autre et de remercier Dieu de notre délivrance ; la seconde fut, avant de quitter cette ville de malheur, de courir chez ce bon et excellent M. Noël pour lui témoigner notre vive reconnaissance.

Quand nous arrivâmes chez lui, sa maison était pleine de Vendéens, qui buvaient et mangeaient à discrétion. Aussitôt que



ce digne homme nous aperçut, il vint à nous, et ne nous laissant pas le temps de parler, il nous dit : « Je devine, mes enfants, ce qui vous amène ; c'est bien, c'est bien, mais allez-vous en, allez-vous en bien vite ; il ne fait pas bon ici pour vous ».

Nous ne pûmes lui exprimer nos sentiments de reconnaissance que par nos gestes et nos regards ; il les comprit si bien qu'il avait les larmes aux yeux en nous fermant la porte au nez.

Satisfaits d'avoir rempli un devoir aussi sacré, nous nous éloignâmes bientôt d'une ville qui nous avait été si funeste.

Nous voilà donc en route pour revenir dans nos foyers. A la vue de notre *sauf-conduit*, les postes que nous traversions nous laissaient librement passer en nous souhaitant un bon voyage.

Nous fîmes ainsi plus de deux lieues sans nous en apercevoir ; et chaque lieue de ce pays en vaut bien deux du nôtre.

Nous arrivâmes donc à Airvault. En venant, nous y avions logé chez un Gendarme de la Garde, vieillard retenu dans son fauteuil, depuis longtemps, par la goutte. Ce brave et digne homme, en nous voyant entrer, s'écria, les larmes aux yeux : « Oh ! mes chers enfants, c'est vous ? Je craignais bien de ne plus vous revoir ! Venez, venez m'embrasser... je ne peux aller à vous, moi, pauvre impotent ! — Perrine ! Perrine !... Allons, où est-elle à présent ? Perrine ».

Perrine accourant : « Me voilà, me voilà... Vous criez comme si... » Elle s'arrêta stupéfaite en nous voyant.

« A la cave, à la cave, Perrine ! » Perrine preste et leste malgré ses quarante ans sonnés, propre comme un bijou, Perrine prend une bouteille de verre blanc, à nous déjà connue, et la rapporte bientôt pleine d'un petit vin de même couleur, qui a bien son mérite malgré l'arrière goût de pierre-à-fusil, que nous avions assez bien apprécié à notre premier passage.

Du pain, du fromage sont apportés. Tout cela ne faisait que paraître et disparaître. Nous avions un fier vide à remplir !

Charles et le bon Gendarme de la Garde, tinrent table jusqu'au souper. Un rôti, une salade en firent les frais.

Il était neuf heures quand nous fûmes nous coucher. Ah ! comme nous dormîmes bien !

Quand nous nous réveillâmes, le lendemain, nous nous levâmes bien vite pour nous remettre en route. Cependant notre bon hôte ne voulut pas nous laisser partir à jeun. Il fallut encore goûter de son petit vin pierre-à-fusil. Je pressais le départ tant que je pouvais ; nous ne savions encore où nous irions coucher. Enfin j'emmenai mon homme, non sans avoir fait à notre digne amphitryon, un million de remerciements.

Nous marchions lestement, Charles chantait :

Vive le vin, vive l'amour !
Amant et buveur tour à tour,
Je nargue la mélancolie, etc...

Il n'était pas marcheur ; aussi, avant une heure ou deux de route, ses chants bachiques et amoureux baissaient sensiblement, et sa marche se ralentissait dans la même proportion. Cependant nous avions du chemin à faire pour gagner la couchée, que nous nous étions fait indiquer de notre mieux.

Les villages sont clairsemés sur cette route. On ne rencontrait personne à qui demander son chemin. Le soleil commençait à baisser. Bientôt nous eûmes la certitude que nous étions véritablement égarés... Enfin une maison de campagne nous apparut sur notre gauche, nous n'en étions guère éloignés de plus de deux ou trois quarts de lieue. Elle était entourée de quelques maisons de paysans où nous pourrions trouver un asile pour la nuit qui approchait.

Charles repris courage ; et, avant trente ou quarante minutes de marche, nous nous trouvâmes à la porte de la jolie villa.

Nous étions à peine parvenus au milieu d'une cour assez spacieuse que deux énormes mâtons sortant de leurs loges où ils étaient heureusement retenus chacun par une bonne chaîne, se mettent à pousser des aboiements affreux, qui amènent bientôt, sur le perron de la maison, le maître du logis, qui nous demanda, d'un air assez sec, ce qu'il y avait pour notre service.

« Monsieur, lui répondis-je, excusez la hardiesse de deux pauvres jeunes gens, fait prisonniers à Thouars, égarés dans leur route, qui viennent vous demander, pour cette nuit, l'hospitalité dans quelque coin, puisqu'il n'y a pas d'auberge dans ce pays. — L'hospitalité !... reprit-il d'une manière fort peu engageante... — Nous sommes d'honnêtes gens, Monsieur. — Tout ce que je puis faire pour l'instant, c'est de vous donner un coup à boire, montez... »

Nous ne le fîmes pas dire deux fois. Nous montâmes et suivîmes notre nouvel hôte dans la cuisine. Là, il ordonna à une grosse maman d'aller nous tirer à boire. Il nous examinait, de la tête aux pieds, d'une manière un peu sévère. Cependant il nous adressa la parole, et comme nous venions de parler de Thouars il parut désirer quelques détails à cet égard. Nous satisfîmes sa curiosité, et, suivant toute apparence, notre récit lui fit voir que nous n'étions pas ce que nous paraissions être, car il sembla un peu rassuré et nous fit des questions sur notre pays, sur nos familles. Son ton et ses manières s'adoucirent, et bientôt nous regardant avec intérêt, il nous demanda pardon de l'accueil qu'il nous avait fait d'abord.

« Il faut, mes jeunes amis, vous en prendre à votre costume, qui n'est rien moins que rassurant. »

En effet nous faisons peur à voir. Charles avait une large et longue houppelande grise garnie de longs poils rouges ; une vieille casquette, le teint hâve ; ses sourcils et ses favoris, naguère blonds, avaient entièrement blanchi pendant nos quelques jours de captivité.

Pour moi je n'étais pas plus beau ; j'avais une vieille redingote brune, qu'on m'avait donnée, et un vieux chapeau à larges bords, que j'avais ramassé sur le champ de bataille pour remplacer le mien, qui m'avait été pris ; celui-ci portait les traces d'un grand coup de sabre qui, sans doute, avait mis fin à la vie de son précédent propriétaire. Il n'est pas étonnant que, dans un pareil équipage, on nous ait pris pour des malfaiteurs, plutôt que pour des jeunes gens de famille.

Ce digne homme nous dit ensuite : « Ne vous inquiétez plus pour votre gîte. Simone, continua-t-il en s'adressant à la cuisinière, vous préparerez la chambre bleue pour ces messieurs, et vous soignerez notre souper ».

Après nous être bien promenés dans le jardin, dans le verger et dans les prairies attenantes, l'heure du souper arriva. Nous eûmes bonne chère et bon vin. Le coucher vint ensuite. Le lit répondait au reste ; nous dormîmes comme des rois, non pas des rois d'aujourd'hui, dont le métier est pire que celui des galériens, mais comme des rois du bon vieux temps.

Nous nous levâmes un peu plus matin que la veille, quoique le lit ne fût pas moins bon. Le maître qui nous avait entendu dire que nous désirions partir de bonne heure, vint nous éveiller lui-même. Un bon déjeuner nous attendait, et, au moment de prendre congé de notre aimable hôte, il nous dit : « Mes amis, je suis de Poitiers ; j'y ai ma demeure habituelle. Voilà une lettre pour ma femme ; allez prendre votre logement à la maison, vous serez bien reçus ».

Nous remerciâmes cent et cent fois ce brave citoyen, et nous nous mîmes en route.

Je ne sais combien nous fîmes de lieues ce jour-là, mais après avoir marché jusque vers les sept heures du soir, nous arrivâmes au soleil couchant à Poitiers.

Nous nous mîmes en quête de la maison de M. *** (le nom m'échappe) où nous devions trouver une bien douce hospitalité. En effet, nous y fûmes accueilli, par sa femme, comme les enfants de la maison et choyés à l'avenant.

Le lendemain nous continuâmes, sans bonne ni mauvaise rencontre, notre route jusqu'à la Charité-sur-Loire. Nous étions presque chez nous.

DUVIQUET (DE CLAMECY).

(Illustrations de Alfred Pâris.)



JEAN BÉRAUD



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1896 by Boussod, Valadon & Co.

ESCRIMEUSE

Ayuntamiento de Madrid



L'EXPOSITION de 1900 va mettre l'Hôtel des Invalides en communication directe avec l'avenue des Champs-Élysées par une large voie qui traversera l'Esplanade, passera au-dessus de la gare du chemin de fer de l'Ouest en construction, franchira la Seine sur un pont nouveau, qui a reçu le nom de pont Alexandre III, coupera le Cours-la-Reine et s'établira sur l'emplacement du Palais de l'Industrie démoli.

L'ouverture de cette voie est heureuse. Elle donnera aux promeneurs des Champs-Élysées la vue complètement dégagée de cet inimitable chef-d'œuvre que l'on appelle la coupole ou le dôme des Invalides, vue que l'architecte Gabriel avait ménagée à la fin du siècle dernier, en laissant entre l'avenue des Champs-Élysées et le quai de la Conférence un large espace non planté, qui figure sur les plans de Paris de cette époque sous la rubrique de « Carré des Jeux ».

Dans l'exécution du projet des organisateurs de l'Exposition de 1900, on pouvait redouter la lourdeur et l'élévation des deux palais, qui seront placés à l'amorce de l'avenue nou-

velle, pour remplacer le Palais de l'Industrie et le Pavillon de la Ville de Paris, qui vont disparaître. Il était même permis de regretter, dans l'intérêt de la beauté de Paris, que ces deux palais ne fussent pas élevés seulement à l'état provisoire, sauf à doter ultérieurement la Ville, en dehors de la masse de végétation qui doit occuper l'espace compris entre la place de la Concorde et le rond-point des Champs-Élysées, d'édifices placés plus loin et destinés à recevoir séparément les galeries d'exposition et les pistes de manège qu'on veut mettre sous le même toit.

Mais celui des lauréats des divers concours d'architecture ouverts en vue de l'Exposition de 1900, qui a obtenu le plus grand nombre de récompenses et qui est désigné à ce titre pour prendre la direction en chef des travaux, se propose, dit-on, de sacrifier les dômes qui coiffaient si malheureusement la plupart des projets primés et de ne pas sensiblement élever au-dessus de la cime des arbres les bâtiments qu'il est chargé de construire.

On ne peut que féliciter l'honorable M. Giraud de cette



intention, qui témoigne de son respect pour le caractère de la promenade des Champs-Élysées, et il faut souhaiter que son œuvre soit menée à bien dans la donnée que nous venons d'indiquer.

Nous ne voulons d'ailleurs nous occuper aujourd'hui que de la partie, nous le répétons, très heureuse du projet des organisateurs de l'Exposition de 1900, qui consiste à remettre en valeur le chef-d'œuvre de Jules Hardouin-Mansard.

L'histoire de la coupole ou du dôme des Invalides est d'ailleurs curieuse. Mansard a été très long à en trouver la forme définitive, et son dôme a été aussi lent à être édifié que le reste du monument a été rapide à construire.

En 1671, lorsque Louis XIV eut décidé d'instituer un hôtel des invalides, l'architecte Libéral Bruant, l'auteur de la Salpêtrière, fut chargé des travaux, et dès 1675, c'est-à-dire au bout de quatre années, officiers et soldats s'installaient dans la demeure qui leur avait été destinée, après avoir séjourné dans un immeuble de la rue du Cherche-Midi, en attendant l'achèvement de leur hôtel.

Cette précipitation était justifiée par la situation dans laquelle se trouvaient la plupart des victimes de nos guerres.

Si l'on en croit Seissel, auteur d'une vie de Louis XII, c'est à Charlemagne qu'il faudrait faire remonter l'idée première d'ouvrir aux soldats usés au service du pays des asiles où ils pussent

passer, à l'abri du besoin, le reste de leurs jours. Il aurait exigé des monastères qu'on les y admit en qualité d'oblats ou de frères laïcs. Les successeurs de Charlemagne auraient en outre exigé de la noblesse qu'elle prit les vieux soldats comme « mortes payes » pour la garde de ses châteaux. Ce serait Philippe-Auguste qui aurait ensuite songé à réunir les invalides dans un seul établissement, projet que le pape fit échouer en se refusant à soustraire cet établissement à la direction épiscopale. En créant l'hospice des *Quinze-Vingts*, destiné aux chevaliers qui avaient perdu la vue en Palestine, Saint Louis ne visait qu'une seule infirmité et ne remplissait ainsi qu'une partie des instructions du vainqueur de Bouvines. Les invalides continuèrent donc à être envoyés dans les monastères et dans les demeures seigneuriales, mais les abbés, prieurs et gentilshommes, trouvant ces hôtes incommodes, proposèrent de transformer en pensions annuelles l'impôt en nature qui pesait sur eux. Leur requête ne fut admise qu'en 1548. Henri II, passant en revue à Turin son armée du Piémont, lui annonça que dorénavant les soldats qui avaient été blessés et estropiés au service de l'Etat recevraient des pensions viagères sur les principales abbayes de France et sur les domaines les plus importants. Mais ces pensions ayant été irrégulièrement versées dès la seconde année, François de Lanoue proposa au roi, en 1559, de former un corps d'invalides. En 1575, Henri III accueillit l'idée du capitaine *Bras-de-Fer* et créa, sous le nom d'*Ordre de la Charité chrétienne*, un corps de chevalerie composé d'officiers et de soldats infirmes, leur attribuant une décoration qui représentait une croix de satin blanc bordée de bleu et un écusson de velours bleu brodé de blanc, au milieu duquel se détachait une fleur de lis de satin orangé, avec cette devise : « *Pour avoir bien servi* ». A cette décoration, il ajouta une dotation qui devint bientôt insuffisante. Dans ce moment, l'hospice que Nicolas Houel, membre de la corporation des apothicaires, avait créé de ses deniers dans la rue de l'Oursine, sur l'emplacement de l'ancien hôpital de Saint-Marcel, fondé par Marguerite de Provence, veuve de Louis IX, dans le but d'y « préparer et fournir aux pauvres de Paris tous médicaments convenables dans leurs maladies », ne tenait plus les promesses de son créateur, qui était mort pauvre en 1587, après avoir éprouvé mille traverses.

Des lettres patentes de 1597, 1600, 1604 et 1606 ordonnèrent que dans l'hospice de Nicolas Houel « seraient reçus, pansés et médicamentés les gentilshommes et soldats blessés pendant les guerres ». Mais en 1611 ces lettres furent annulées et l'on renvoya tous les pensionnaires avec une somme de 2,400 livres.

Vingt et un ans après, le mal ayant empiré en ce sens que les routes du royaume étaient encombrées de malheureux soldats blessés qui mendiaient au profit de congrégations qui les nourrissaient mal, ou qui se livraient sur les voyageurs à des attentats qu'excusait souvent la misère profonde dans laquelle l'Etat les abandonnait, Louis XIII ayant acheté le château de Bicêtre, y fit construire une chapelle et des bâtiments pour loger les officiers et les soldats invalides. Cet établissement fut érigé par lui en « *Commanderie de Saint-Louis* » et forma le premier hôtel des invalides.

Ce fut par un arrêt de son conseil que Louis XIV assigna, le 12 mars 1670, les fonds nécessaires à la construction et à la dotation de l'hôtel actuel. Bicêtre était devenu, en effet, tellement encombré que l'on écartait beaucoup de demandes et que les mêmes faits que l'on avait eu à déplorer avant la mesure prise par Louis XIII se renouvelaient sur plusieurs points de la France. Louis XIV posa donc la première pierre de l'Hôtel des Invalides le 30 novembre 1670, et pour mettre un terme aux actes regrettables qu'on lui avait signalés, il logea tous ceux qui n'avaient pu trouver de place dans le château de Bicêtre rue du Cherche-Midi, en recommandant à Louvois que le nouvel établissement fût rapidement édifié.

« Cette maison, dit une note de Marinier, commis des bâtiments du roi, en parlant des Invalides, est d'une étendue extraordinaire et d'une régularité parfaite. Sa situation est très belle, dans une plaine en face du Cours-la-Reine, la rivière entre deux, de manière que ces objets différents se prêtent l'un à l'autre un ornement réciproque.

« Les dedans de la maison sont très vastes et en même temps très logeables. La discipline y est la même que dans une place de guerre; elle est gouvernée par un nombre suffisant d'officiers, en sorte que la paix et le silence y règnent à peu près comme dans un cloître. L'église est desservie par les Pères de la Mission. Le dôme est d'un dessin très magnifique. »

Louis XIV était très fier de l'Hôtel des Invalides, ainsi que le prouve le passage suivant de son testament :

« Entre différents établissements que nous avons faits dans le cours de notre règne, il n'y en a point qui soit plus utile que celui de notre Hôtel des

Invalides. Toutes sortes de motifs doivent engager le Dauphin et tous les rois nos successeurs à soutenir cet établissement et à lui accorder une protection particulière. Nous les y exhortons autant qu'il est en notre pouvoir. »

Toujours d'après la note de Marinier, les fonds pour l'entretien de l'Hôtel des Invalides étaient prélevés par les trésoriers de l'extraordinaire des guerres sur le paiement des troupes, à



LOUIS XIV, AVANT DE PARTIR POUR LA HOLLANDE, APPROUVE LES PLANS DE L'HOTEL DES INVALIDES.

raison de trois deniers pour livre. En 1789, la dotation des Invalides s'élevait, en vertu de ce prélèvement, à 1,700,000 livres.

La construction, indépendamment du dôme, que Mansard mit trente ans à édifier, avait coûté à peine deux millions de livres.

Le bâtiment, élevé par Libéral Bruant, est correct, mais froid. Il y faut cependant noter la grande porte d'entrée formant un arc soutenu par des colonnes et des piédestaux. Cette porte d'entrée est décorée de deux figures de Cous-tou, la Prudence et la Justice, et d'une statue équestre de Louis XIV, refaite par Gardel-lier sous la Restauration. Les mascarons du premier étage sont intéressants, et le dessin des trophées militaires qui encadrent les œils-de-bœuf est remarquable. Mais l'intérêt de l'Hôtel des Invalides, au point de vue de l'art et de la construction, est dans le dôme. Si cependant Jules Hardouin-Mansard a fait là une œuvre immortelle et s'il laisse un nom des plus glorieux parmi les noms qui honorent l'art français, il n'a pas eu l'heur de plaire à Saint-Simon, qui le malmène fort.

« Mansard, dit Saint-Simon, était un homme de la lie du peuple, mais de beaucoup d'esprit naturel, tout tourné à l'adresse et à plaire, sans toutefois qu'il se fût épuré de la grossièreté contractée dans sa première condition. D'abord tambour, puis tailleur de pierres, apprenti maçon, enfin piqueur, il se fourra auprès du grand Mansard, qui a laissé une si grande réputation parmi les architectes. Le grand Mansard le poussa dans les bâtiments du roi, tâcha de l'instruire et d'en faire quelque chose. On soupçonna Jules Hardouin d'être son bâtard. Il se dit son neveu, et quelque temps après sa mort, arrivée en 1666, il prit son nom pour se faire connaître et se donner du relief, ce qui lui réussit. Il monta par degrés, se fit connaître du roi et profita si bien de sa familiarité que le roi le mit à la place de Villacerf. De Coste, son beau-frère, qu'il fit premier architecte, n'en savait pas plus que lui. Ils tiraient leurs plans, leurs dessins, leurs lumières, d'un dessinateur en bâtiments nommé Lassurance, qu'ils tenaient tant qu'ils pouvaient sous clef. L'adresse de Mansard était d'engager le roi, par des riens en apparence, en des entreprises fortes ou longues et de lui montrer des plans imparfaits. Alors Mansard s'écriait qu'il n'aurait jamais trouvé ce que le roi proposait; il éclatait en admiration, protestait qu'auprès de lui il n'était qu'un écolier et le faisait tomber de la sorte où il voulait, sans que le roi s'en doutât le moins du monde. »

Suit une critique des plus violentes de toute l'œuvre de Mansard. La vérité est que Jules Hardouin-Mansard était le fils du peintre Hardouin et le neveu de François-Nicolas Mansard, qui l'autorisa à ajouter son nom à celui de son père, que sous la direction de son oncle, il fut en effet successivement tailleur de pierres, maçon, piqueur et inspecteur de travaux, ce qui ne constitue pas une plus mauvaise éducation qu'une autre, ce qui est même la meilleure des éducations pour un architecte. C'est la construction du château de Clagny qui lui valut la faveur du roi. Le roi le fit comte de Sagonne et le chargea de la surintendance de ses bâtiments.

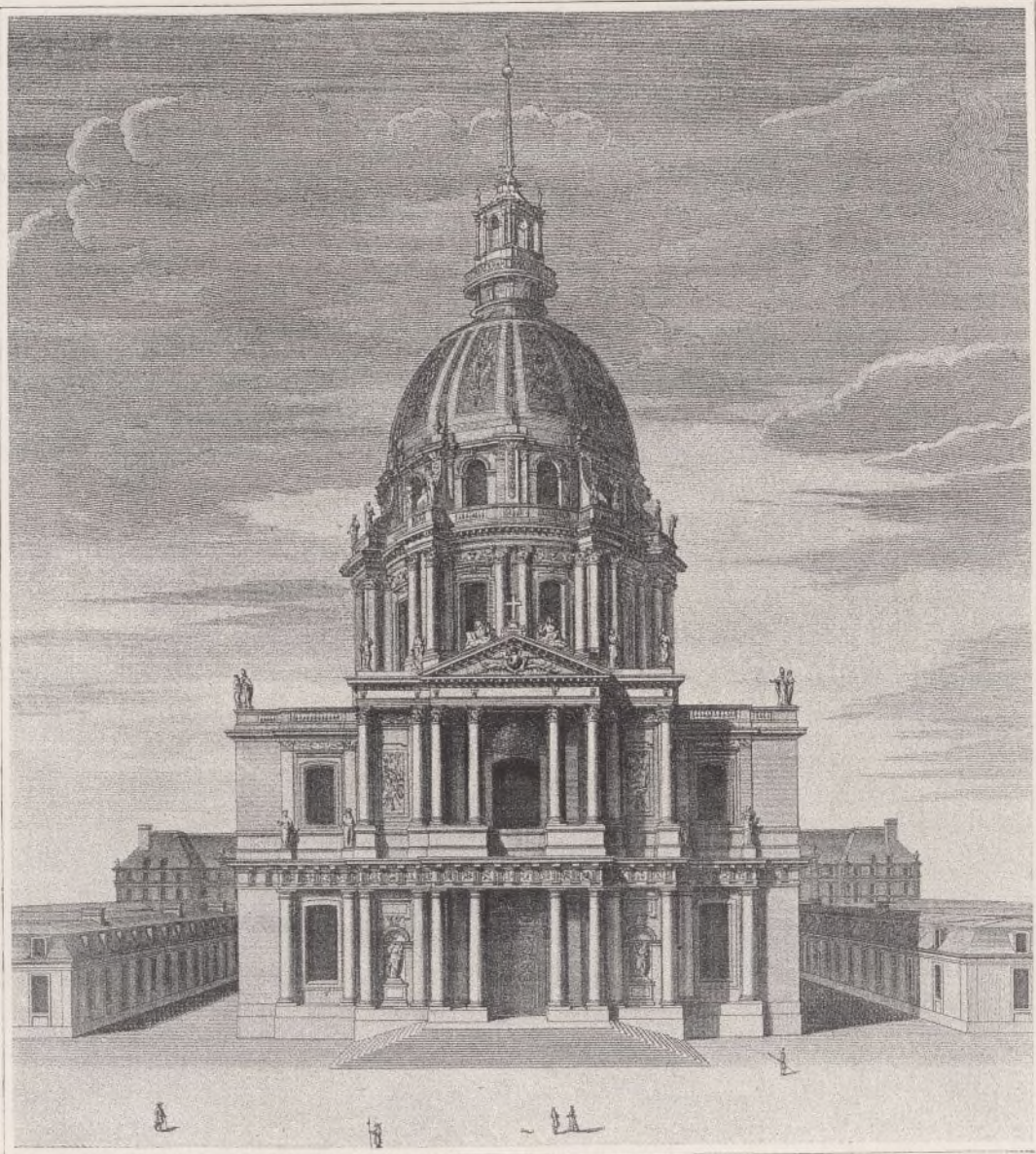
La coupole des Invalides est une œuvre géniale. Jules Hardouin-Mansard, qui est né à Paris en 1645, est mort à

Marly le 16 mai 1708 et a été inhumé dans l'église Saint-Paul, où Coysevox lui éleva un monument.

A ce propos on nous permettra de faire observer que Paris se montre souvent négligeant de son histoire. L'église Saint-Paul, qu'il ne faut pas confondre avec l'église Saint-Paul actuelle, qui n'est que l'ancienne église Saint-Louis-des-Jésuites rebaptisée, était placée dans la rue Saint-Paul, sur le terrain occupé par les

numéros 30 et 32. Elle a été saccagée en 1792 et démolie en 1800. Des tombes existent toujours dans les cours du 30 et du 32. Plusieurs ont été mises à jour. D'autres sont encore intactes. Pourquoi la Ville n'a-t-elle pas fait des fouilles? C'est, en effet, là que se trouvaient les sépultures de Rabelais, du maréchal de Biron, des deux Mansard. C'est dans le cimetière de Saint-Paul que fut inhumé, le 20 décembre 1703, sous le nom de Marchiali, le célèbre prisonnier au masque de fer. Qu'est devenu le mausolée de Jules Hardouin-Mansard? Lenoir l'avait recueilli dans son Musée des Monuments français, et il nous a laissé la description.

On a reproché à Jules Hardouin-Mansard de n'avoir pas tenu compte, pour la construction de son dôme, de l'église de Li-



VUE DU DÔME DES INVALIDES.

béral Bruant et d'avoir ajouté une église à l'église déjà existante. C'est évidemment parce que Jules Hardouin-Mansard a été très gêné par l'église de Libéral Bruant qu'il a mis un aussi long temps à trouver son plan définitif. Il était dans des termes tellement amicaux avec Libéral Bruant, qu'il est de toute évidence qu'il ne s'est décidé à prendre le parti qu'il a adopté qu'après avoir vainement tenté de greffer son œuvre sur celle de son collaborateur.

Quand nous aurons signalé les peintures de Coypel et de Delafosse dans le dôme, les fresques de Van der Meulen dans le réfectoire des officiers, les curiosités de la bibliothèque, parmi lesquelles le boulet qui a tué Turenne, le 27 juillet 1675, nous aurons indiqué ce qu'était l'Hôtel des Invalides de Louis XV.

Le premier gouverneur de l'Hôtel, nommé par Louvois, fut François Le Masson, seigneur d'Ormoy, prévôt général, chef des bandes et du régiment des Gardes françaises.

En 1717, sous la régence de Philippe d'Orléans, quand le czar Pierre le Grand vint visiter les Invalides, il y fut reçu non pas par le maréchal de camp Boyveau, qui gouvernait à ce moment les Invalides, mais par le maréchal de Villars lui-même, qui tint à lui en faire les honneurs.

« Le 16 mai, jour de la Pentecôte, dit Saint-Simon, le czar alla aux Invalides. Il voulut tout voir et tout examiner partout. Au réfectoire, il goûta de la soupe des soldats et de leur vin, but à leur santé, leur frappant sur l'épaule et les appelant camarades. Il admira beaucoup l'église, l'apothicaire et l'infirmerie, et parut charmé de l'ordre de cette maison. Le maréchal de Villars lui en fit les honneurs. La maréchale de Villars y alla le voir comme bayeuse. Il sut que c'était elle et lui fit beaucoup d'honnêtetés. »

D'après les chroniques du temps, il se produisit au cours de la visite du czar aux Invalides un fait qui fit crier au miracle. Pierre le Grand s'étant approché du lit d'un malade condamné par les médecins, lui dit : « Il faut que vous guérissiez, et vous guérirez, parce que votre pays a besoin de braves tels que vous ».

Le malade fut très ému par cette apostrophe et, s'étant levé, après quelques jours, il se rétablit complètement.

Il est, sous le dôme des Invalides, deux mausolées que l'on pourrait croire de l'époque de Louis XIV. C'est le mausolée de Turenne et celui de Vauban.

Le mausolée de Turenne a été transféré de Saint-Denis au Musée des Monuments français en 1790 et du Musée des Monuments français aux Invalides en 1800.

Celui de Vauban a été fait sous Louis-Philippe, par le sculpteur Etex.

Le procès-verbal de l'exhumation de Turenne mérite d'être reproduit. Le mausolée avait été enlevé en 1790. Restait le tombeau.

« Le samedi 13 octobre 1793, les membres de la municipalité de Franciade (c'est le nom que l'on avait donné à la ville de Saint-Denis) s'étant réunis conformément au décret rendu par la Convention nationale, firent ouvrir tout d'abord le tombeau de Turenne, avant de procéder à l'exhumation des rois, reines, princes et princesses. Turenne était dans un état de conservation tel qu'il n'était pas déformé et que les traits de son visage n'étaient point altérés. Il était à l'état de momie sèche couleur de bistre clair. »

Le corps de Turenne fut remis au nommé Host, gardien du lieu, qui conserva cette momie dans une boîte en bois de chêne et la déposa dans la sacristie de la ci-devant basilique. Il la fit voir, pendant plus de huit mois, moyennant une rétribution. Il ôta même toutes les dents du grand capitaine et les vendit comme reliques à des curieux, ce que, ayant appris, le citoyen Desfontaines, l'un des professeurs du Jardin des Plantes, l'attention de la Convention fut éveillée et le corps de Turenne placé dans les galeries d'histoire naturelle du Jardin des Plantes.

Alexandre Lenoir, fondateur du Musée des Monuments français, qui assista à l'exhumation du corps de Turenne, fait cette remarque « que les effets du coup de canon qui l'avait tué étaient non seulement visibles, mais que ce coup de canon avait

produit une violente convulsion dans la figure, convulsion telle que la bouche était demeurée ouverte ».

On sait que Vauban mourut du chagrin que lui avait causé sa disgrâce. « Le roi Louis XIV, dit Saint-Simon, ne vit en lui qu'un insensé pour l'amour du public et qu'un criminel qui attentait à l'autorité de ses ministres, par conséquent à la sienne. Il s'en expliqua de la sorte, sans ménagement. Son crime était la publication de la *Dîme royale* ».

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que Louis XIV, par aversion pour l'écrivain, n'ait fait mettre ni à Saint-Denis, ni aux Invalides celui qu'il avait fait maréchal de France.

Dès 1800, les Invalides de l'ancien régime disparaissent complètement sous les Invalides de Napoléon. Le Premier Consul nomme le général Berruyer gouverneur de l'Hôtel qui,

depuis 1793, avait été administré par un délégué de la guerre. Il crée plusieurs succursales de la maison de retraite pour les officiers et soldats blessés. Ceux qui ne peuvent trouver place à Paris sont installés à Versailles; plus tard, d'autres seront mis à Louvain, puis à Avignon. Le nombre des invalides est, en 1806, de 15,000. En 1813, il s'élève à 26,000. Au cours de l'Empire, l'Empereur place dans l'Eglise 960 drapeaux et étendards enlevés à l'ennemi. L'Impératrice Marie-Louise vient visiter les Invalides et fait don de toute l'argenterie nécessaire à la table des officiers. Au rond-point de l'Esplanade, Napoléon fait élever, en 1804, une fontaine monumentale sur laquelle est placé le lion de Saint-Marc, rapporté de Venise.

La Restauration mettra plus tard sur cette fontaine une fleur de lis doré, et le Gouvernement de Juillet un buste de Lafayette jusqu'au moment où fontaine et décorations disparaîtront en vertu d'un arrêté des ministres de Louis-Philippe. L'Hôtel des Invalides est, au reste, l'objet d'une sollicitude si constante de la part de l'Empereur Napoléon I^{er} que, en 1813, il fait redorer le dôme, dont l'action de l'air avait altéré la brillante patine.

Il faut rendre cette justice aux architectes de ce siècle que

tous, sans exception, ont professé une grande admiration pour le dôme de Mansard. Après que M. de Rémusat, alors ministre de l'intérieur, eut informé la Chambre des députés, le 12 mai 1840, que l'intention du Gouvernement était de faire revenir de Sainte-Hélène les cendres de Napoléon I^{er} et de les déposer sous le dôme des Invalides, un concours fut ouvert. M. Visconti fut chargé de faire le tombeau de Napoléon I^{er}, et si son projet de placer le sarcophage en contre-bas du sol, au centre d'une galerie circulaire, n'est pas des plus heureux, on doit reconnaître que, comme tous ses concurrents, M. Visconti a été guidé par cette préoccupation de ne rien élever sous le dôme de Mansard qui pût troubler l'aspect intérieur de l'édifice.

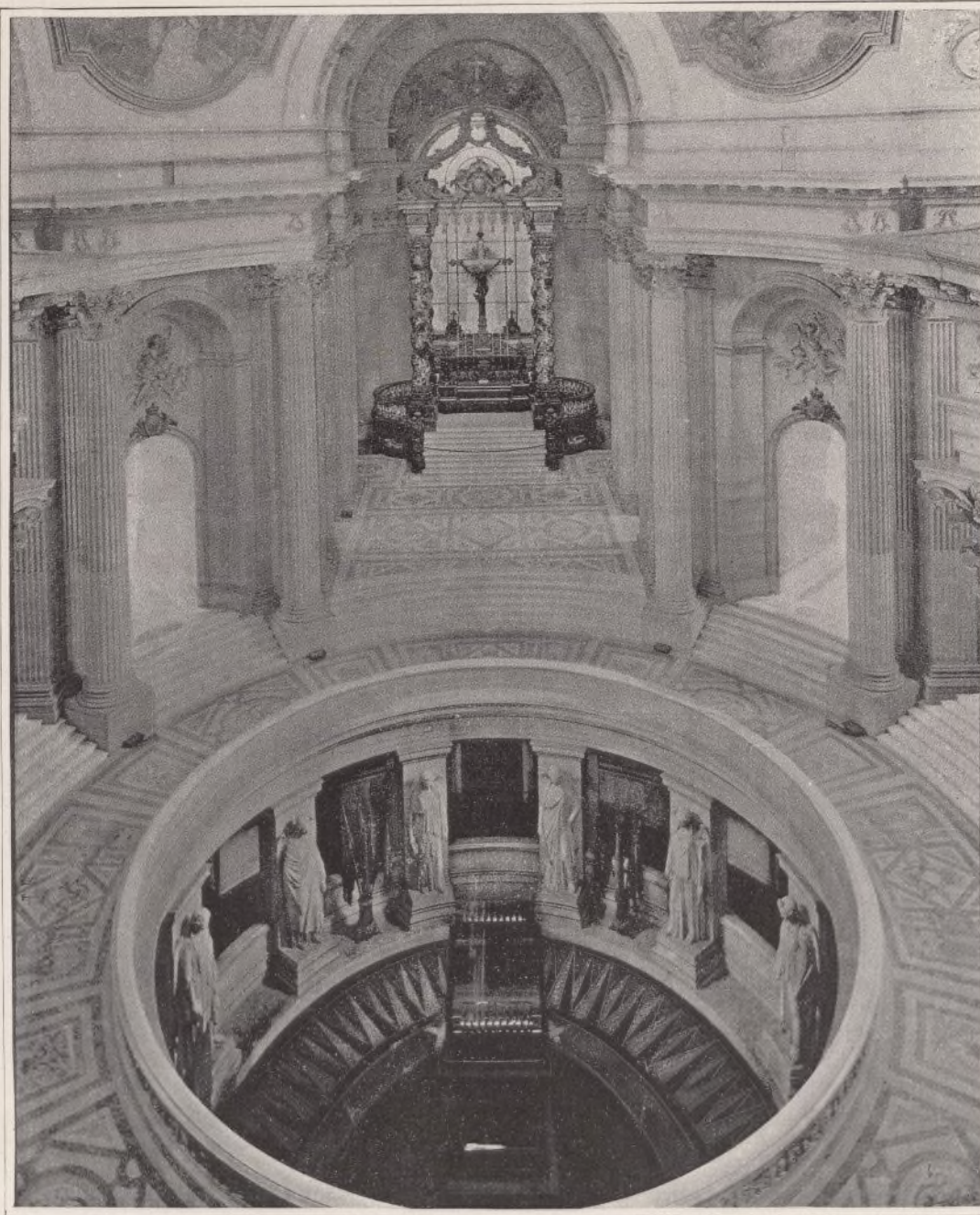
Il n'entre pas dans le cadre de cette notice de mentionner tout

ce qui a été placé, depuis 1840, dans l'Hôtel des Invalides : les peintures de M. Benedict Masson, les copies des frères Balze, l'installation dans la cour d'honneur du musée d'artillerie, qui a été pendant longtemps sur la place Saint-Thomas-d'Aquin.

Mais ce que nous devons dire, c'est que l'époque n'est pas éloignée où le dernier des invalides quittera l'Hôtel édifié par Louis XIV.

L'Assistance publique a fait de tels progrès que l'entretien des soldats et officiers dans un établissement spécial est une charge des plus onéreuses pour l'Etat, et que ceux qui jouissent de ses bienfaits seraient plus heureux si la pension qui leur est attribuée leur était servie à domicile. En supprimant l'institution des Invalides, l'Etat fera l'économie de frais généraux abusifs.

ANTONIN PROUST.



LE TOMBEAU DE L'EMPEREUR.



Goulâb-Soubi

PAR RENÉ DE PONT-JEST

GOULÂB-SOUBI, ou Rose-du-Matin, était pure et belle comme ses sœurs, les vierges au milieu desquelles vivront les élus de Mahomet dans ses « jardins des délices ». Née dans l'enceinte de la pagode de Sringam, vouée dès sa naissance au culte de Vichnou, Goulâb-Soubi était, à quinze ans, la plus instruite et la plus gracieuse des *Débadassis*, les bayadères servantes des dieux.

C'est à peine si, à de rares intervalles, pour courir, ainsi qu'une gazelle en liberté, dans les massifs d'amandiers qui entouraient le temple, elle avait franchi les portes sacrées, surmontées de pyramides de pierre, hautes de quinze étages. Jamais elle n'avait traversé le pont aux vingt-cinq arches du Kavery, pour sortir de l'île sur laquelle s'élève, au milieu du fleuve, l'un des plus merveilleux monuments de l'Inde. Seuls les fidèles admis dans le sanctuaire interdit aux profanes, l'avaient admirée quand, au son des cloches de bronze et des tambourins, dans l'atmosphère des fleurs et des parfums, elle dansait devant les idoles dorées et psalmodiait, de sa voix douce comme un chant de bulbul, les louanges du Dieu d'amour de la trimourti hindoue.

Rien du dehors n'était venu jusqu'à elle ; ses beaux yeux aux paupières estompées par le kohol ne connaissaient d'autre horizon que les grands arbres des rives de l'île sainte, et néanmoins, lorsque, de ses doigts fuselés, elle faisait vibrer les cordes de sa *sitara*, en fredonnant quelque poétique gazel indoustani, son cœur battait plus fort et ses regards se voilaient à demi, comme en une aspiration inconsciente vers l'inconnu.

Malgré cela, elle demeurait sourde aux hommages les plus exaltés, aux déclarations les plus ardentes. Seder Ali, fils de l'un des riches marchands de perles de Tanjore, usait vainement de tous les moyens de séduction. Grâce à de larges offrandes, il avait gagné les brahmines et la pagode lui était toujours ouverte, mais Rose-du-Matin ne lui répondait même pas quand, l'arrêtant au passage, il lui murmurait des paroles d'amour, et elle n'acceptait aucun des bijoux qu'il lui faisait parvenir.

Seder Ali était cependant un superbe Malabar, jeune, aux traits réguliers, aux yeux pleins de feu, à la démarche fière, et, de plus, généreux, prêt à lui consacrer sa vie tout entière.

Mais Goulâb-Soubi s'en inquiétait peu. Son compatriote n'était pas le héros de ses rêves de vierge, et lorsqu'elle l'apercevait sur son chemin, elle se sauvait, comme prise de terreur.

Alors Seder Ali ne réprimait pas un geste de colère ; ses lèvres avaient un mauvais sourire, et d'un regard tout à la fois haineux et passionné, il la suivait à travers les jardins ou dans les galeries de la pagode, jusqu'à ce qu'elle eût disparu.

Or un matin, au moment où elle nattait de perles sa luxuriante chevelure d'ébène, le chef des brahmines lui dit de mettre ses plus brillants atours, de se parer de ses plus riches bijoux, de se souvenir de ses danses les plus légères. Le radjah de Tanjore, Sivaji, donnait une fête à lord William Bentick, gouverneur de Madras, et il avait exprimé le désir que les plus jolies prêtresses de Vichnou se rendissent à son palais, pour charmer le noble représentant de l'Angleterre.

Ce désir était un ordre. Aussi, le jour même, dès que les

grandes chaleurs furent tombées, Goulâb-Soubi et ses compagnes se mirent-elles en route, couchées sur les moelleux coussins de leurs palanquins de bois de santal.

La nuit suffit aux *bâhis*, les infatigables porteurs, pour franchir les douze lieues qui séparent Sringam de Tanjore ; les *Débadassis* passèrent la journée dans la pagode, et le soir, à leur arrivée sous la large vérandah du palais de Sivaji, lorsque, les musiciens ayant préludé, elles laissèrent tomber leurs longs voiles de mousseline blanche, ce fut par un triple hurrah que les Anglais saluèrent la gracieuse surprise que leur faisait le radjah.

Un large espace avait été réservé pour les danses, à l'une des extrémités de la galerie ; des nattes fines et douces comme des tissus de Kachemir en tapissaient le sol ; des *massalchis*, porteurs de torches parfumées, nus jusqu'à la ceinture, se tenaient contre la muraille, immobiles, semblables à des statues de bronze. Lord William Bentick occupait la place d'honneur, auprès du prince ; puis venaient, à droite et à gauche de ces deux principaux personnages, les dignitaires de la cour, dans des costumes constellés de pierreries, et, en grand uniforme, les officiers de la suite du gouverneur de Madras, parmi lesquels on remarquait son neveu, sir Albert Stanley, l'un des plus jeunes et des plus beaux enseignes de l'armée du Bengale.

Sir Albert avait à peine vingt-trois ans ; depuis quatre années déjà, il était auprès de son oncle, et il parlait correctement l'hindoustani et le bengali, les deux idiomes les plus usités dans la presqu'île hindoustane. Rêveur et romanesque, bercé avec les mélancoliques ballades d'Ossian, frayant peu avec ses camarades de régiment, vivant presque isolé sur cette terre, dont l'histoire est faite de fantastiques légendes, il s'était pris de passion pour ces mœurs étranges, ces religions bizarres, ce milieu de superstitions.

Aussi, l'apparition des jolies *Débadassis* lui sembla-t-elle la réalisation de l'un de ses rêves, et quand Rose-du-Matin s'avança, seule, sur le devant de l'estrade, rayonnante de beauté, dans la grâce de ses quinze ans, il lui sembla que c'était là celle que son cœur attendait, et tout son être s'élança vers elle.

Il est vrai que la servante des Dieux était adorable. Sa peau était à peine bistrée ; les attaches de ses pieds et de ses mains étaient d'une délicatesse extrême ; ses grands yeux, ombragés de longs cils noirs, avaient des regards timides et brûlants tout à la fois ; son sourire était en même temps voluptueux et chaste.

Son costume se composait d'une chemise diaphane de fils d'ananas, de larges pantalons de soie tombant jusqu'à ses chevilles cerclées d'or ; d'une jupe courte et très ample faite d'une étoffe finement brodée, et d'une petite veste de satin rose qui ne rejoignait pas la jupe et s'arrêtait au-dessous des seins, sans les cacher. Ses poignets étaient ornés de précieux anneaux, et les doigts de ses petits pieds cambrés étaient, ainsi que ceux de ses mains mignonnes, chargés de bagues étincelantes. Un lourd collier de perles entourait son cou, et aux lobes de ses oreilles se balançaient une foule de petits sequins.

A l'égard d'un seul détail de sa toilette elle avait renié la



mode hindoue : elle n'avait au cartilage du nez aucun anneau, mais seulement, à la narine droite, transparente et rose, une perle d'un incomparable orient. On eût dit que la gracieuse créature ne voulait, entre ses lèvres et celles de l'aimé aucun obstacle au baiser. Elle ne mâchait pas non plus de bétel ; cela se voyait à l'émail nacré de ses dents ; mais sur son front s'étendaient, en travers, les deux lignes blanches, coupées d'un trait rouge, des sectateurs de Vichnou. Enfin, sa longue et soyeuse chevelure retombait en arrière en deux lourdes nattes tressées de perles, qui descendaient plus bas que ses reins flexibles.

Rose-du-Matin, tout d'abord, dansa pour la masse des spectateurs, ses doux regards allant de l'un à l'autre, caressants, inquiets, chercheurs peut-être ; soudain ses yeux se fixèrent sur ceux de Sir Albert, comme si quelque fluide de magnétisme les y eût appelés, et ses pas se firent plus lascifs encore dans leur enivrante chasteté. D'un mouvement d'une grâce exquise, elle s'enveloppait la tête et le visage de son long voile et, tout à coup, le laissant glisser jusqu'à ses pieds, elle se renversait en arrière, découvrant les richesses de sa taille fine et cambrée. Parfois, elle s'éloignait lentement, les yeux baissés, dans une attitude de défense pudique impossible à rendre, les bras croisés sur sa poitrine comme pour comprimer les battements de son cœur, glissant comme une ombre légère. Ensuite elle revenait, lentement, paraissant lutter contre un esprit invisible, lançant à travers son voile de suppliants regards ; puis, soudain, paraissant céder à une puissance irrésistible, elle s'élança d'un bond, vint tomber à genoux devant l'estrade, les lèvres humides, les yeux brillants, le sourire plein de promesses, les bras étendus vers le neveu de Lord Bentick.

Ce fut un hurrah frénétique. Quant à Sir Albert, il restait là, immobile, fasciné, appelant encore des yeux, du cœur et des sens la jolie servante des Dieux, alors qu'entraînée par ses compagnes, Rose-du-Matin avait disparu depuis longtemps.

Ce soir-là l'amoureux officier vécut plus isolé que jamais ; et lorsqu'il quitta les salons, ce fut pour rôder dans les jardins autour du pavillon où les Dévadassis reposaient.

Le lendemain, à la première heure, accompagné de son domestique malabar, Roumi, il galopait sur la route de Tanjore à Trichinapaly. Il savait que les bayadères étaient parties au point du jour pour retourner à Srirringam et il avait hâte de les rejoindre. Lorsqu'il y parvint, le soleil était au zénith, la chaleur étouffante, et les filles de Vichnou s'étaient arrêtées pour faire halte, sous un bosquet de bambous, sur les rives d'un petit lac que bordaient des bananiers et des cocotiers.

L'endroit était charmant, plein de fraîcheur et de poésie. Sir Albert mit pied à terre et se glissa jusqu'au campement, le long d'un rideau parfumé d'amandiers en fleurs. Personne ne l'avait vu venir, et il s'était assez approché pour ne rien perdre de ce qui se passait. Soudain, il dut comprimer les battements de son cœur, en même temps qu'il prêtait plus attentivement l'oreille et qu'à travers les branches, ses regards s'arrêtaient, charmés, sur

Rose-du-Matin, qu'il venait de découvrir. Accroupie sur les coussins de son palanquin et s'accompagnant de sa sitara, l'adorable enfant commençait un de ces gazels hindoustani qui sont des chefs-d'œuvre d'imagination et de grâce. Elle chantait les amours de Krichna. Sa voix était tout à la fois douce et passionnée, son sein se soulevait, un sourire d'une infinie tendresse errait sur ses lèvres carminées. Irrésistiblement attiré, Albert Stanley se fraya un passage en écartant les rameaux des amandiers et il parvint ainsi jusqu'àuprès de la jeune fille qui, rougissante, s'arrêta en le reconnaissant. Alors, suppliant, d'un accent ému et tendre, il lui dit : « *Gana sada, main ian ashik, gana sada!* Chante encore, mon cher amour, chante encore ! »

Aussitôt, ses beaux yeux fixés sur l'étranger dont l'image, depuis la veille, vivait en elle, Rose-du-Matin reprit le récit des aventures galantes de l'Apollon des Hindous.

Une heure plus tard, grâce à de généreuses offrandes, le neveu de Lord Bentick avait obtenu tout ce qu'il désirait des brahmines, sous la direction desquels étaient les Dévadassis. Il était accepté comme compagnon de route, et lorsque la caravane se remit en marche, c'est à pied qu'il voulut escorter le palanquin de la bien-aimée, dont les *bahis* marchaient, isolés du reste de la troupe, sur le revers de la route ; et quand, dans la soirée, les bayadères traversèrent le Kamery pour rentrer dans l'enceinte de la pagode, les deux amoureux avaient échangé de si tendres serments qu'ils hésitèrent longtemps avant de se séparer.

Le lendemain et les jours suivants, l'officier anglais ne quitta plus l'île sacrée ; il y passait des heures entières avec Rose-du-Matin sous les bouquets de jasmins ; puis, une nuit que l'endroit était désert et que la lune avait quitté l'horizon, deux palanquins de voyage s'arrêtèrent à l'entrée du pont des vingt-cinq arches. Dix minutes plus tard, la jolie servante de Vichnou disparaissait avec Sir Albert.

Longtemps il la pressa sur son cœur et elle, tout en jetant un dernier regard vers les pyramides de la pagode, qui se découpaient sur le ciel et que les étoiles semblaient festonner d'or, elle lui murmurait à l'oreille, avec une infinie tendresse :

« Tu vois si je t'aime ; pour toi, j'abandonne mes Dieux ! »

Alors, aussitôt, comme s'il eût peur qu'on ne lui ravit l'adorée, il l'emporta jusqu'au palanquin qui lui était destiné, l'y étendit doucement, prit place dans son palkee, et donna l'ordre aux porteurs de se mettre en marche, sans allumer de torches, ni psalmodier les chants accoutumés par lesquels ils règlent leurs pas. Il tenait à s'éloigner le plus rapidement possible de la pagode, dont les brahmines, pris de remords, pourraient s'apercevoir tout à coup du départ de leur pensionnaire, la perle de leur écriin, et poursuivre son ravisseur. On traversa donc sans bruit le faubourg de Trichinapaly pour gagner la route de Varadatchilamu, qui menait directement à Pondichéry. La troupe se composait d'une trentaine d'individus : les deux équipes de six *bahis* pour chaque palanquin, et d'une demi-douzaine d'autres Hindous chargés des bagages, des provisions et des tentes. Deux guides armés marchaient en tête, puis venait Roumi, à cheval et tenant en main la monture de son maître.

Les *bahis* étant, de tradition, de fidèles serviteurs, c'était là plus de monde qu'il n'en fallait pour n'avoir rien à craindre des voleurs de grands chemins, ni des *thugs* isolés qui devenaient d'ailleurs de plus en plus rares.

Etendu dans son palanquin et les yeux fixés sur celui de Rose-du-Matin, Sir Albert ne pensait donc qu'à ses seules amours. Il ne se doutait guère de la scène dont avait été le théâtre, peu d'instants auparavant, une petite maison devant laquelle il avait passé avec ses gens avant de quitter la ville.

De la terrasse de cette demeure isolée, où ne brillait aucune lumière, deux hommes avaient guetté la caravane, et après son passage étaient descendus au rez-de-chaussée.

L'un de ces hommes était Seder Ali, le riche et beau Malabar dont Rose-du-Matin avait si durement repoussé les hommages ; l'autre, également Hindou, était misérablement vêtu, jeune, bien découplé et d'apparence robuste. Sa physionomie était farouche, sa démarche celle d'un félin. Ses yeux brillaient d'un étrange éclat, et en examinant son front, on aurait pu y découvrir, bien qu'elles fussent presque effacées, les traces des raies horizontales de vermillon, par lesquelles se distinguent les serviteurs de la sanglante Kâli, la déesse du meurtre.

« Scanda, lui dit d'une voix haineuse l'amoureux évincé, lorsqu'ils furent dans la cour de la maison, l'un des deux palanquins que tu viens de voir emporte une femme qui s'est jouée de moi, par amour pour l'un de nos oppresseurs, qui l'enlève. Je ne veux pas que cet étranger sorte vivant de la province, ou, si Brahma le protège, il faut qu'il n'arrive dans son palais qu'avec une maîtresse morte entre ses bras. Elle ou lui ! »

— Le ravisseur, je le connais, répondit l'Hindou, tu me l'as nommé ; mais s'il lui arrivait malheur, le gouverneur de Madras vengerait son neveu. Quant à la femme, qui est-elle ?

— L'une des Dévadassis de la pagode de Srirringam, la plus belle de toutes, Goulâb-Soubi.

— Ne sais-tu pas que les danseuses sont à l'abri de nos coups, fit Scanda vivement. Kâli les protège contre le mouchoir sacré, et nous n'avons pas le droit de verser leur sang.

— Que m'importent vos coutumes ! Que l'un ou l'autre meure autrement ! Voici cent roupies d'argent. Cours après eux, rejoins-les, et le jour où tu m'apporteras la preuve que je suis vengé sur elle ou sur lui, je te donnerai cent roupies d'or. »

Le *thug* saisit la bourse que lui tendait le Malabar, réfléchit un instant, puis ses yeux jetèrent un éclair de basse convoitise, et gagnant la porte de la maison :

« A bientôt Seder Ali ; prépare tes cent roupies d'or ! »
Et, souple comme un fauve, il disparut dans la nuit.

Cependant, la caravane poursuivait sa marche sous le ciel étoilé, dans la solitude de la route qui, seulement à l'aube, se peupla de voyageurs : marchands se dirigeant vers le Sud ; ceux-ci, modestement, à pied, pesamment chargés comme des colporteurs ; ceux-là, juchés sur des éléphants et suivis de nombreux serviteurs ; d'autres, étendus dans de lourds chariots trai-

nés par des bœufs ; cipayes regagnant d'un pas alerte leurs régiments ; yogis, pèlerins hâves, décharnés, harassés de fatigue, mais allant toujours droit devant eux vers la pagode du dieu vénéré, et enfin, mendiants accroupis sur le bord du chemin.

Cela dura jusqu'au moment où le soleil, en s'élevant au-dessus de l'horizon, darda ses rayons obliques sur les bāhis épuisés par dix heures de marche. Alors Sir Albert mit pied à terre, courut à Goulāb-Soubi, qui le reçut les deux mains tendues et par un sourire, et il ordonna de faire halte.

A cent mètres de la route, au milieu d'un bosquet de majes-



tueux banians, se dressait un bungalow d'un aspect fort présentable. Nos voyageurs n'allaient trouver là qu'un abri et de l'eau ; mais ils n'en demandaient pas davantage, puisque Roumi avait chargé ses porteurs de toutes les provisions nécessaires.

Le vieux cipaye, gardien du bungalow, le mit tout entier à la disposition de l'officier anglais, et lorsque la jolie transfuge du temple de Vichnou descendit de son palanquin, la tête enveloppée de son long voile de mousseline, il devina sans doute en partie le roman d'amour dont elle était l'héroïne, car il sourit, en s'inclinant, en portant les deux mains à son front.

Un quart d'heure après, les bāhis avaient terminé leurs ablutions et leur frugal repas de riz, et ils s'étendaient sur des nattes, sous la véranda, pour prendre un repos qu'ils avaient bien gagné. Le fidèle Roumi demanda à son maître la permission d'imiter ses compatriotes, et bientôt Sir Albert et Rose-du-Matin furent seuls dans la grande salle du bungalow, à demi couchés sur les coussins des palanquins dont on avait fait des divans, et près d'une table chargée de laitage et de fruits savoureux. Car ils n'avaient pas sommeil, ni elle ni lui. Ils avaient tant à se dire ! Leur amour était trop profond pour ne pas être chaste, et dans cette longue route qu'ils venaient de faire ensemble, ils n'avaient pas, en réalité, été seuls un instant. Et maintenant qu'ils étaient l'un près de l'autre, les mains entrelacées, ils se taisaient. Albert, qui se rendait compte de la responsabilité qu'il assumait et dont l'âme était haute, ne pouvait pas être un amant vulgaire ; il voulait que celle qu'il avait enlevée à ses dieux comprît qu'elle serait sa compagne adorée pour toute la vie, et, dans l'expression de son visage, il y avait encore plus d'enthousiasme, plus de tendresse que de passion.

Quant à l'adorable fille, elle semblait ne pas s'expliquer comment et pourquoi elle se trouvait si loin de la pagode où elle avait passé son enfance, si loin de ses compagnes, qui devaient pleurer son absence, si près de cet étranger, dont les mains seraient fiévreusement les siennes, et dont le mutisme même, plus éloquent que de brûlantes paroles, troublait tout son être.

Elle tremblait, paraissant redouter quelque terrible danger inconnu, et, dans un frisson d'ivresse, fermait les yeux, comme si elle voulait échapper à des choses extérieures pour s'interroger plus sûrement. Puis elle rouvrait les paupières ; ses regards retrouvaient les regards de celui qui lui avait fait tout oublier ; elle rougissait un peu et laissait tomber sa tête de vierge sur l'épaule de son ravisseur, qui alors lui répétait :

« Ne crains rien, tu seras ma femme bien aimée ; je t'aime ! »

Ils passèrent ainsi la journée à leurs rêves d'avenir, et quand le soleil commença à descendre, la caravane se reforma.

Si rassuré qu'il fût sur les suites de son aventure, le jeune officier avait hâte de gagner Pondichéry, d'où il se rendrait aisément à Madras, terme de son voyage. Aussi commanda-t-il aux bāhis de presser le pas, ce qu'ils firent en chantant.

La route était fort belle et bordée d'arbres centenaires dont

les épais ombrages tempéraient les dernières chaleurs du jour. Elle traversait des champs de riz et de cannes à sucre, séparés par de petits cours d'eau et des étangs qui, dès que la nuit était venue, semblaient des nappes d'argent.

Enfin Roumi, qui avait pris les devants, revint annoncer qu'on n'était plus qu'à trois milles de Wodiarpoliā et qu'on allait bientôt atteindre l'emplacement le plus favorable pour camper jusqu'au lendemain.

Moins d'un quart d'heure plus tard, en effet, Sir Albert put juger par lui-même que son saic ne s'était pas trompé. A cent pas d'une petite rivière, et au milieu d'une plaine, un bosquet de majestueux manguiers offrait le plus charmant abri.

Il suffit de dix minutes aux porteurs pour dresser la grande tente au-dessus des palanquins de leurs maîtres, et l'obscurité n'était pas encore venue que la troupe était déjà installée pour la nuit. Couchés sous de petites tentes, les Hindous formaient une sorte d'enceinte vivante au campement, sur lequel allaient veiller, relevées de deux heures en deux heures, des sentinelles désignées par le chef des bāhis.

C'était là, semblait-il, une mesure inutile, car le pays était particulièrement sûr, et il n'existait dans la région ni fauves ni reptiles. De plus, le temps était merveilleux, le ciel scintillait d'étoiles, l'atmosphère était embaumée par les fleurs épanouies des manguiers ; et les mouches de feu striaient de pointes d'or les ténèbres des feuillages. Sous leur tente, éclairée par une torche de résine parfumée, de nouveau Rose-du-Matin et Albert étaient seuls, mais la jolie Dévadassis ne tremblait plus ; elle savourait avec délices les douces paroles qui s'échappaient des lèvres du bien-aimé, et quand celui-ci, après un dernier baiser, ferma les rideaux de son palanquin pour qu'elle pût s'endormir, elle lui répéta vingt fois : « A demain, à toujours, je t'aime ! »

Et l'amoureux, ravi, gagna sa couche, où il se promettait de ne fermer les yeux qu'à demi, afin de veiller sur le sommeil de celle qu'il adorait.

Roumi s'était étendu en travers du seuil de la tente, après avoir attaché ses chevaux aux branches d'un amandier. Tout reposait dans le campement. On n'entendait que le murmure des eaux qui rongeaient les berges de la rivière, le chant du bulbul, qui envoyait aux échos, en notes stridentes, le récit de ses amours, le roucoulement des pigeons d'agra perchés dans les grands arbres, et le sifflement du gaya, cet oiseau mignon qui éclaire son nid avec des vers luisants et dont les Hindous font un petit serviteur ailé.

De longues heures s'étaient ainsi écoulées, la torche s'était éteinte et Albert avait si complètement succombé à la fatigue que le jour commençait déjà à poindre quand il ouvrit les yeux. Tout d'abord, sous l'empire d'une inconsciente terreur, se reprochant d'avoir cessé un seul instant de veiller sur l'être adoré, il se souleva à demi pour jeter autour de lui des regards inquiets.

Mais tout était calme ; il se rassura. Par l'entre-bâillement de

la portière de la tente, il reconnaissait Roumi qui, toujours couché sur le seuil, fumait tranquillement son houka; il apercevait les allées et venues des Hindous qui, leurs ablutions faites à la rivière, préparaient le repas du matin, le riz au kari; et, des rideaux du palanquin de Goulâb-Soubi, sortait l'une de ses mignonnes mains aux doigts chargés de bagues. Alors, en souriant, il mit pied à terre, se glissa sans bruit et vint effleurer de ses lèvres avides cette main que, peut-être, pensait-il, la douce enfant lui avait instinctivement offerte pendant son sommeil.

Mais à peine ce baiser donné, l'amoureux éprouva une sensation douloureuse; la main de la bayadère était glacée; elle n'avait répondu à sa caresse par une faible secousse nerveuse. Tout surpris, il fit aussitôt glisser les rideaux du palanquin, se pencha sur la jeune fille et jeta un cri d'épouvante.

Les yeux de Goulâb-Soubi étaient démesurément ouverts, et ses étranges regards, fixes, exprimaient la souffrance et l'horreur. Quand il l'appela tendrement par son nom, elle remua les lèvres, mais sans prononcer un seul mot. Il s'échappait de sa couche des effluves de parfums âcres et pénétrants.

Alors, au comble de la terreur, il la prit dans ses bras et l'emporta en dehors de la tente, où il la coucha en plein air, un coussin sous la tête, sur la natte d'où le saic s'était levé en voyant paraître son maître chargé de son précieux fardeau.

Bien que l'atmosphère fût déjà chaude, car le jour venait rapidement, Rose-du-Matin tremblait de froid. De plus, elle était d'une horrible pâleur; ses lèvres avaient, ainsi que ses narines, une teinte bleuâtre, et elle portait ses petites mains à son front comme s'il était le siège du mal dont elle souffrait. Roumi l'enveloppa dans une couverture de soie, pendant que Sir Albert lui frottait les tempes et les poignets pour rétablir en elle la circulation du sang, qui semblait interrompue. Le chef des bâhis, qui s'était approché, examina attentivement la pauvre enfant, et vivement s'élança dans la tente, d'où il ressortit presque aussitôt, les mains chargées de feuilles d'un vert sombre, de fleurs jaunes, de baies d'un rouge vif, et il s'écria, en jetant à terre avec dégoût cette horrible moisson :

« Des feuilles d'upas et des fruits de mancenillier ! Le palkee en est jonché ! Elle est empoisonnée, perdue ! »

En entendant ces mots, l'amant de Goulâb-Soubi pensa devenir fou de désespoir. Qui pouvait avoir commis un crime aussi lâche ? La veille, elle s'était si doucement endormie en lui répétant : je t'aime ! Quelle haine jalouse avait pu la frapper ainsi ? Peut-être les brahmines de Sriringam, pour la punir de s'être enfuie ? Mais comment leur émissaire infâme avait-il pu pénétrer dans la tente ? Il ne l'avait pas quittée d'un instant ! Et elle devait mourir, mourir à quinze ans, elle, l'adorée ? Non, c'était impossible, à tout prix il fallait la sauver !

Il lui disait tout cela en la pressant sur son cœur. Il lui avait entouré le front d'un linge humide ; dans l'espoir de l'arracher à son mortel sommeil, il lui faisait boire du café brûlant, que le cuisinier des bâhis avait fait à la hâte. Et il restait penché sur elle, la suppliant du regard, de ses caresses, de la voix, de le reconnaître et de lui répondre.

Alors, au bout de quelques moments, comme si elle ne pouvait résister à sa prière, à ses larmes, à ses baisers, ou mieux, comme si la vie, semblable à une lampe qui jette une dernière lueur avant de s'éteindre, se réveillait momentanément en elle, ses regards perdirent leur fixité, s'animèrent; ses lèvres s'entr'ouvrirent, et elle murmura avec un inexprimable accent d'amour et de fatalisme : « Je t'aimais de toute mon âme, *Sahib*, mais Brahma n'a pas voulu que je fusse heureuse avec toi ! Qu'il nous pardonne ! N'oublie pas trop vite la pauvre Dévadassis infidèle à ses dieux par amour pour toi ! »

Sir Albert, désespéré, tenait contre sa poitrine la tête de la pauvre enfant, mais il ne pouvait prononcer une parole; ses larmes parlaient pour lui, il couvrait de baisers ses lèvres déjà glacées.

Tout à coup, elle jeta ses bras autour de son cou et se blottit plus étroitement contre lui, en répétant :

« Que j'ai froid et que je souffre !... Oh ! oui, presse-moi contre toi. Je sens que je vais mourir. L'amour, c'est donc la mort ? Alors je ne regrette pas la vie, puisque c'est pour t'avoir aimé que je meurs ! Tu me feras élever un beau bûcher, pour qu'Indra me reçoive sans colère. Lorsque tu passeras devant la pagode de Vichnou, tu lui offriras des fleurs et des fruits en souvenir de moi. Oh ! le feu ! le feu qui me brûle ! »

Elle se tordait dans d'atroces douleurs, la poitrine soulevée par des spasmes nerveux, les yeux grands ouverts, mais déjà vitreux, cherchant de ses petites mains à chasser les ténèbres qui se faisaient autour d'elle, et redisant d'une voix sifflante des mots sans suite : « Ah ! je comprends... c'est Kâli qui m'appelle... le poison !... je t'aime ! je t'aime ! »

Puis le calme se fit tout à coup sur son visage, ses lèvres souriantes semblèrent demander un baiser, et elle rejeta doucement la tête en arrière. Elle était morte !

Ce fut alors une scène horrible. Albert étendit le corps de l'adorée sur les nattes, et agenouillé près d'elle, les mains jointes, les yeux égarés, il pleurait comme un enfant, et répétait : « A bientôt, chère aimée, à bientôt ! C'est moi qui t'ai tuée ; je serais un lâche si je vivais sans toi ! »

Groupés devant la tente, les bâhis, profondément émus, partageaient la douleur de l'étranger ; les gros pigeons bleus s'envolaient à tire-d'ailes, pour se mettre en chasse; le gaya éteignait les vers luisants de son nid; les fleurs ouvraient leurs corolles aux abeilles, qui commençaient leur moisson quotidienne; le bulbul saluait, de ses plus harmonieux chants, le soleil, image de la vie, dont les premiers rayons, glissant à travers les amandiers, nimbaient d'or la tête de la morte.

Quelques minutes après, en activant les préparatifs du départ, Roumi découvrit le mystère de l'attentat dont Rose-du-Matin avait été la victime.

A l'endroit où son palkee touchait la paroi de la tente, il avait été fait dans la toile, à l'aide d'un poignard, une ouverture assez large pour livrer passage au misérable, qui n'avait plus eu qu'à ouvrir, de ce même côté, les rideaux de la bayadère endormie, pour semer autour du coussin de soie où reposait sa tête, les feuilles, les fleurs et les fruits maudits dont les émanations délétères devaient l'empoisonner.

Et c'est ainsi que, sans violer la loi de la secte qui lui défendait d'étrangler une danseuse et de verser son sang, Scanda, le sectateur de Kâli, avait gagné les cent roupies d'or que Seder-Ali lui avait promises, si son rival n'arrivait à Madras qu'avec le cadavre de celle qu'il avait enlevée à son amour et à ses dieux !

La caravane se remit en route dans la matinée même. Goulâb-Soubi reposait de l'éternel sommeil dans le palanquin de l'officier anglais, qui l'escortait à cheval, muet et le visage livide. Elle atteignit le lendemain Pondichéry, où, après avoir été purifié selon les rites et enveloppé de mousseline blanche, le corps de la jeune fille, toujours parée de ses bijoux, fut enfermé dans une bière en bois de santal, puis transporté à Madras.

Et vingt-quatre heures après son arrivée, la haute société anglaise apprenait avec douleur, mais sans trop grande surprise, car on connaissait l'exaltation de Sir Albert Stanley, que, fidèle au serment qu'il avait fait à la bien-aimée mourante de ne pas lui survivre, le bel enseigne de l'armée du Bengale s'était tué d'un coup de feu sur le caveau provisoire, où celle qui avait été la plus jolie des Dévadassis du temple de Sriringam attendait de prendre possession du riche tombeau que son amant avait donné ordre de lui élever dans le cimetière hindou.

Le dénouement tragique des amours de la pauvre bayadère



et de l'officier anglais se répandit rapidement dans l'Inde entière, du cap Comorin aux rives du Gange, et bientôt le drame se fit poétique et douce légende. Je l'appris dix années plus tard du gardien de la nécropole, à qui je demandais ce que voulait dire cette mystérieuse inscription, gravée en tamoul et en anglais, sur le marbre d'un beau mausolée qu'ombrageaient de majestueux manguiers : GOULAB-SOUBI, ALBERT, 15, 22.

Personne n'aurait pu me renseigner plus exactement que ce gardien : c'était Roumi, l'ancien serviteur de Sir Albert Stanley, et lorsqu'il parlait, de grosses larmes s'échappaient de ses yeux.

Ces chiffres indiquaient l'âge des deux infortunés que la mort seule avait unis, et leur tombe, lieu de pèlerinage pour les amants européens et hindous, était toujours couverte de fleurs, non pas de ces fleurs maudites à l'aide desquelles Scanda avait gagné ses cent roupies d'or, mais de fleurs saines et parfumées, comme les brahmines en faisaient semer sur les dalles du sanctuaire de la pagode, lorsque, devant les statues des dieux vénérés, devait danser Rose-du-Matin.

(Illustrations de Wengel.)

RENÉ DE PONT-JEST.

F. CHAIGNEAU



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction).

Copyright 1896 by Boussod, Valadon & Co.

MOUTONS AU PATURAGE

Ayuntamiento de Madrid

LES ŒUFS

PAR WILLY

COMME vous, comme moi, comme Louis XIV, et comme feu Toupinel, M. Jérôme Gautrelle avait deux ménages, et vivait en bon ménage avec tous deux.

Chaque matin, il s'arrachait aux bras légitimes de Madame Euphémie Gautrelle, quittait les hauteurs de Puteaux-les-Roses où la paix de son foyer s'abritait dans une villa en briques réfractaires, et filait à Paris par le train de 8 heures 47. Jusqu'à

3 heures 55 de l'après-midi, il lisait son journal derrière un guichet, au Bureau du Contentieux de l'Assurance contre le Funiculaire; à 4 heures 10, le cœur reprenait ses droits, la passion l'emportait sur le devoir, et Batignolles-Clichy-Odéon emmenait le folâtre bureaucrate vers la joie, je veux dire 123, rue Fontaine, au domicile de Mademoiselle Ida, chanteuse de genre au « Cochon bleu », qui lui prodiguait ses tendresses



jusqu'à 6 heures moins 12, moment précis où Jérôme aspirait à descendre.

Ida s'habillait alors, en toilette discrète; le couple s'installait dans un fiacre (ses 8,400 francs d'appointements permettaient au chef du contentieux cette vanité), et, chaque soir, espérant des lendemains épiques, M. Gautrelle embrassait à 27 minutes d'intervalle Mademoiselle Ida qui l'avait reconduit à Saint-Lazare et Madame Gautrelle qui l'attendait à la gare de Puteaux.

C'est ainsi qu'il avait su mettre d'accord le mensonge social et le développement libre de son moi, c'est ainsi que son cœur double s'enflammait alternativement au foyer conjugal et à l'incendie de ses amours illégitimes.

Comme le siècle à la naissance de Victor Hugo, ce coupable bonheur avait deux ans, et rien ne l'avait encore troublé, quand un vilain soir, Mademoiselle Ida enjoignit à M. Gautrelle de se mettre en quête d'une demi-douzaine d'œufs pour le lendemain soir.

Le médecin la mettait au régime (neurasthénie, surmenage, dame!) et ordonnait des œufs frais; mais les crémeries du quartier ne fournissant que des coques où crouissaient des poulets morts-nés, Ida comptait bien que son petit Jérôme lui rapporterait de la campagne de beaux œufs, gros comme ça, des vrais. Ce disant, l'alluciante créature tapotait le crâne déjà administratif de M. Gautrelle.

Le chef du contentieux à l'A. C. L. F. promit tout ce qu'on voulut et partit, le cœur plein d'espoir en de vagues récompenses.....

Mais hélas! la recherche des premières causes et des premiers principes peut passer pour un jeu d'enfant auprès de celle d'une demi-

douzaine d'œufs frais dans la circonscription de Puteaux-les-Roses. Après avoir erré deux heures à travers les mornes rues de cette industrielle banlieue, après s'être heurté au scepticisme ironique de deux ou trois honnêtes crémiers qui accueillirent sa demande par un sourire de compassion, et au tranquille cynisme de tous les autres qui lui jurèrent sur leur honneur n'avoir jamais vendu que des œufs du jour, M. Gautrelle regagna son domicile conjugal, bredouille. Le lendemain soir, Ida l'accueillit aigrement, encore qu'il lui apportât les 289 fr. 95 du terme.

« Ce n'est pas pour ta galette que je t'aime, pour sûr, déclara la noble fille, en serrant l'argent dans le secrétaire que lui avait offert M. Gautrelle lors de la centième de *Paris en caleçon*, mais, penser que tu me refuses de satisfaire un tout petit caprice! »

Et elle pleura comme une vigne.

M. Gautrelle se perdit en explications désespérées. En vain il tenta de consoler Ida, en vain il se montra d'une galanterie agressive, il se heurta à une fin de non-recevoir impitoyablement nette et regagna Puteaux le cœur lassé de tout, même de l'espérance.

Justement, ce soir-là, tandis qu'ils s'attardaient dans la salle à manger, Madame Gautrelle attira l'attention de son mari sur la fraîcheur exquise des œufs que la bonne leur avait servis. A cette remarque, un sourire machiavélique élargit silencieusement la bouche de Jérôme — en dépit du proverbe : un rictus peut fort bien courir deux lèvres à la fois — il s'avisait que Madame Gautrelle, dans tout l'éclat de sa trentaine blonde, était fort avenante encore, et lui déclara que ce n'était pas seulement la fraîcheur des œufs qui l'avait frappé...

Puis, vers cinq heures du



matin, laissant Euphémie goûter un repos bien gagné, M. Gautrelle descendit au jardin, pénétra sournoisement dans le poulailler, fit sa récolte... et tout l'après-midi ses collègues du



bureau se demandèrent ce que pouvaient bien recéler les poches du pardessus de Jérôme, bossuées de suspectes rondeurs.

Lorsque, vers quatre heures de l'après-midi, il déposa aux pieds d'Ida sa demi-douzaine d'œufs irréprochables, l'entresol de la rue Fontaine se transforma en succursale de la Tour de Nesle, les tentures étouffèrent des bruits de baisers reconnaissants, et M. Gautrelle ayant manqué le train rentra chez lui avec une heure et demie de retard.

A quelques jours de là, comme M. Gautrelle, après le dîner conjugal, se préparait à passer dans son cabinet de travail, pour y fumer sa pipe, en lisant le vingt-quatrième tome des *Mystères du Peuple*, Euphémie, d'un geste gentiment autoritaire, lui ordonna de se rasseoir, et, la voix pleine de mystère :

« Jérôme, je crois que nous sommes volés ! »

— Volés, et par qui, mon Dieu ?

— Je l'ignore, reprit la vigilante épouse, mais il est sûr que, depuis trois jours, la bonne ne déniche plus que deux œufs chaque matin au lieu de sept ou huit que nous avions jadis.... ça n'est pas naturel.

— Mais, chère amie, risqua le coupable et astucieux Gautrelle, si nous n'avons plus autant d'œufs c'est parce que les poules ne pondent plus... »

Cette explication, pourtant niaise, ne parut pas convaincre



Euphémie qui hocha la tête sans répondre, si bien que, la nuit venue, M. Gautrelle n'osa point descendre au jardin, de peur d'éveiller de nouveaux soupçons. Aussi, quand il arriva rue Fontaine, les mains vides et le cœur plein d'amour, il fut reçu comme le serait un romancier naturaliste par l'Académie Française. Ida, déçue, ne voulut rien savoir.

Pour comble de disgrâce, le docteur O. Scultant qui vint lui rendre visite la gronda en présence de Jérôme, prédisant à l'indocile cliente que si elle s'obstinait à ne pas suivre ses conseils, il ne répondait plus de rien. Puis il se retira après avoir de nouveau prescrit un régime austère : « Et surtout des œufs frais, beaucoup d'œufs frais ! » clamait sa voix professorale dans la cage de l'escalier.

« Tu vois, Jérôme, je ne le lui ai pas fait dire ! »

— J'entends bien, mais comment veux-tu que je me procure des œufs frais, maintenant que ma femme s'est aperçue hier soir de la disparition....

— Ça n'est pas mon affaire ; arrange-toi ; seulement, pas d'œufs frais, pas de dessert ; c'est entendu n'est-ce pas ? »

M. Gautrelle voulut protester, au moins par gestes. Mal lui en prit.... la scène devint très pénible : Ida, furieuse, lui représenta qu'il avait cinquante ans, trop de ventre, pas assez de cheveux, et lui reprocha même de tromper Madame Gautrelle, insinuant qu'à la place d'Euphémie, elle se serait déjà vengée depuis longtemps. Le chef du contentieux, très digne, crut devoir rappeler à son irascible interlocutrice que c'était lui qui l'avait mise dans ses meubles pour l'arracher à la vie fatigante du Moulin-Rouge et à la recherche de l'inconnu. Vivement offensée par le reproche de ce bienfait, Ida ne se fit pas faute de déclarer qu'elle n'avait jamais été embarrassée pour trouver une position, et que justement elle était sollicitée depuis un mois par un sénateur qui lui avait proposé de l'installer dans le quartier Marbeuf.

C'était plus que ne pouvait en entendre M. Gautrelle, il se retira en maudissant la corruption du régime parlementaire.

La semaine s'écoula, sinistre. M. Gautrelle s'abstint de retourner rue Fontaine, et put ainsi constater qu'il n'avait jamais tant aimé Mademoiselle Ida que depuis qu'elle l'avait mis à la porte ; sa villa, son potager, sa femme, tout l'importunait, il ne se souvenait plus de sa pipe d'écume, et Médor, son chien oisif, avait oublié sa voix. Muet et sombre, il vouait aux gémonies le morticole qui avait inspiré cette inassouvisable passion pour les œufs frais. En son injuste rancune, il n'épargnait pas Madame

Gautrelle qui, chaque matin, s'applaudissait naïvement de la fécondité recouvrée de ses Crève-cœur ; il jaunissait, il prévoyait le moment où allait lui devenir indispensable l'usage de l'eau de Vichy qui décolore le petit Chablis familial et lui



donne un goût d'encre, il abondait en réflexions amères sur les joies ridiculement insuffisantes de l'homme, sur son bonheur taciturne et toujours menacé.

Le samedi suivant, comme il se dirigeait, au sortir de son bureau, vers la gare Saint-Lazare, en méditant sur la décevante disproportion des effets et des causes, il se heurta violemment le genou contre un de ces paniers dont les commerçants bien pari-

siens se plaisent à encombrer les trottoirs. « Tout n'est que heurt et malheur ici-bas », murmura-t-il. Machinalement, il considéra l'obstacle qui venait de le rappeler à la triste réalité : c'était, remplie d'œufs, et surmontée de la traditionnelle pancarte : *Œufs frais du jour*, c'était une manne qui — telle, jadis, celle du désert, précieuse aux Hébreux — l'emplit d'allégresse.

« La voilà, la solution, la voilà bien, s'écria joyeusement le chef du contentieux avec cet involontaire souvenir des intonations de Dupuis dont si peu de Français peuvent s'abstenir. Et, en coup de vent, il entra dans la boutique où il échangea un franc vingt centimes contre une demi-douzaine de ces œufs providentiels dont le marchand n'hésita pas à lui garantir la fraîcheur, impudemment.

Rentré chez lui, son achat dissimulé dans les poches d'un mac-ferlane pendu au porte-manteau, Jérôme Gautrelle montra pendant le dîner une gaité enfantine, — sa belle humeur des jours de gratification. Euphémie ne reconnaissait plus en cet allègre mari celui qui depuis huit jours marchait tout vivant dans un cauchemar peu étoilé. Elle se réjouissait de le posséder, ainsi transformé, la journée entière — car il va sans dire que M. Gautrelle, chaque dimanche, déjeunait à Puteaux, et passait la journée auprès de sa femme. Les époux se couchèrent de bonne heure et firent la grasse matinée....

Le passage de l'express de 6 heures 27 du matin coïncidant avec la diane claironnée canoniquement par les deux coqs de la basse-cour réveilla le chef du contentieux de l'A. C. L. F. que ses diplomatiques projets avaient empêché de céder à un sommeil trop profond.

Il enjamba délicatement Madame Gautrelle qui dormait à menottes fermées, descendit à pas de chat, prit dans la poche de son pardessus les « œufs du jour » achetés à Paris la veille, et s'introduisant subrepticement dans le poulailler, les substitua aux œufs frais pondus qui arrondissaient leur blancheur mate sur une couche de paille.

Fier de son succès, il glissa son heureux larcin dans la poche entre-bâillée du mac-ferlane qu'il retourna contre le mur de l'antichambre, puis il remonta prendre sa place légitime auprès de la confiante Euphémie qui n'avait pas remué un doigt, et reprit son somme.

Tout en déjeunant vis-à-vis de sa femme toute fraîche et toute mignonne dans son vapoureux peignoir crème, M. Gautrelle s'exaltait silencieusement à l'idée de la réception qui l'attendait rue Fontaine quand il fut tiré de sa rêverie par un cri perçant d'Euphémie qui venait d'enfourer le bout de son nez rose dans la cassure d'un œuf à la coque :

« Mais c'est épouvantable ! cet œuf sent le pourri à plein nez, tenez, Jérôme, flairez plutôt ! »

Et elle fourra le comestible suspect sous le nez de son mari désemparé.

M. Gautrelle dut convenir que l'œuf exhalait une odeur d'hydrogène sulfuré plutôt fâcheuse. L'omelette au sucre leur ménagea aussi une déception. Euphémie constata que ce traditionnel entremets dominical avait un goût obscur ; Euphémie devint nerveuse, Euphémie écouta avec une défiance

maussade son mari lui déclarer qu'il devait, le soir même prendre part à un banquet donné par la *Voltaire* du *XXI^e arrondissement* pour protester contre la banqueroute de la science, Euphémie, en conduisant son mari à la gare, s'étonna de le voir emporter un pardessus d'hiver malgré la chaleur étouffante. M. Gautrelle dut insister sur la fraîcheur des nuits ; il partit en proie à de vives inquiétudes.

Mais l'accueil qu'il reçut rue Fontaine éclaircit ses idées noires.

La joie d'Ida devant les six œufs fut d'un enthousiasme assez démonstratif pour lui faire oublier tout. Le récit de son expédition nocturne obtint un succès énorme, Ida déclara qu'il n'y avait que son petit homme pour en trouver de pareilles. Son hilarité fut si vive que son peignoir lui glissa de l'épaule. Le chef du contentieux était sauvé, et les témoignages de recon-



naissance qui lui furent prodigués l'autorisèrent à se féliciter d'avoir enfin retrouvé l'équilibre de ses bonheurs parallèles.

La visite matinale au poulailler se renouvelait régulièrement, et M. Gautrelle vivait confiant sur cette équivoque, lorsqu'un soir, en rentrant à Puteaux, le cœur tout plein d'Ida reconquise, il aperçut sa femme qui, appuyée sur la barrière du jardin, l'attendait dans une attitude évidemment hostile, les narines palpitantes, les sourcils froncés, la gorge haletante et cambrée. Le chef du contentieux, inquiet, arbora un sourire de commande.

« Monsieur Gautrelle, lui jeta brusquement Euphémie, vous me cachez quelque chose ! »

— Aïe ! pensa-t-il, ça tombe mal ; Ida vient de m'annoncer qu'elle est guérie de son appétit d'œufs frais ; un jour de plus, et tout rentrait dans l'ordre. »

Cependant son visage reflétait un étonnement douloureux, et ce fut d'un ton de doux reproche qu'il répondit à Madame Gautrelle :

« Moi, vous cacher quelque chose ? mais vous perdez la tête, Euphémie ! »

— Alors, que signifie ceci ? demanda l'épouse irritée en ouvrant ses petites mains que remplissaient deux œufs dont la coque portait cette dénonciatrice inscription au crayon bleu : 20 centimes.

— Que voulez-vous que je réponde, fit M. Gautrelle écrasé par l'évidence, je constate le fait, mais je ne comprends pas !.....

— Ah ! vous ne comprenez pas repartit Madame Gautrelle, la voix déjà faussée par les larmes. Eh bien, moi, j'ai peur de trop comprendre..... Depuis quinze jours je m'aperçois que les œufs ont un goût insupportable et, quoique vous disiez, ça n'est pas clair ! Qui me prouve que ce n'est pas vous qui emportez nos œufs frais dans ce Paris (ici Madame Gautrelle montra le poing à la silhouette lointaine de la Tour Eiffel) et pour les donner à qui ?..... à des créatures peut-être..... »

Cette insinuation s'acheva en sanglots ; M. Gautrelle comprit qu'un coup d'audace pouvait seul sauver la situation, et, attirant sur son cœur la pauvrete qui résistait à son étreinte :

« Écoute, chérie, je vais tout t'avouer ! »

— Ah ! gémit Madame Gautrelle, j'avais deviné juste..... vous me trompez..... et tu l'avoues, malheureux !

— Mais, laisse-moi donc t'expliquer, supplia le chef du contentieux dont la voix se faisait troublante et persuasive... Eh bien ! oui, là, c'est moi qui apporte ces œufs que tu trouves si mauvais. Je te voyais si triste depuis que les poules ne pondaient plus, que j'ai voulu te consoler à tout prix. Alors, chaque soir, j'achète à Paris des œufs que je glisse le matin dans le poulailler et cela au risque d'attraper un de ces rhumes de cerveau qui ne pardonnent pas. Tu as mal interprété cette attention, ajouta-t-il amèrement, et tu m'accuses d'une infamie..... ah ! tu me rends bien malheureux ! »

Et Jérôme s'écroula sur le banc de la tonnelle en portant un mouchoir à ses yeux parfaitement secs.

« Tu as fait cela ! s'écria la gentille Euphémie en se laissant tomber sur les genoux du Machiavel de Puteaux. Pauvre chéri ! Et moi qui le soupçonnais ! Faut-il être bête, mon Dieu ! comme si ces femmes-là se contentaient d'œufs frais..... mais, j'étais donc folle ! »

M. Gautrelle triomphait modestement. Elle leva sur lui ses beaux yeux humides, et, encore secouée de petits sanglots :

« Jérôme, mon petit Jojo, demanda-t-elle anxieuse, me pardonneras-tu jamais ? »

Le chef du contentieux ne répondit qu'en serrant contre sa poitrine la trop confiante Euphémie. Et, toute confuse en sa reconnaissance, la petite Madame Gautrelle comprit qu'elle était pardonnée.

WILLY.

(Illustrations de Job.)

